

action poétique

jean rousselot

claudé michel cluny

pierre coumian

gaston puel

jean rivet

jacques roubaud

jean-luc steinmetz

bernard vargaftig

35

andréé barret marcel migozzi

paul-louis rossi oliven sten

franck venaille

présentés par gianni toti :

POÈMES DU SUD-VIETNAM

traduits et présentés par henri deluy - luda schnitzer :

NOVOMESKY - KHLEBNIKOV

le paysage heureux chez baudelaire par andréé barret

la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

35

poèmes du sud-vietnam	3	gianni totti
trois poèmes	6	thich nhat hanh
irons-nous à la corvée de route ?	8	thanh-hai
la chanson de l'oiseau cho rao	10	thu bon
laco novomesky	12	henri deluy
aux lecteurs français	15	laco novomesky
poèmes	18	laco novomesky
velemir khlebnikov	26	luda schnitzer
poèmes	27	velemir khlebnikov
poèmes	34	jean rousselot
trois poèmes	36	claudé michel cluny
poèmes	37	pierre coumian
les busclats	40	gaston puel
poèmes à françois de septembre	41	jean rivet
poèmes	43	jacques roubaud
la jeune femme et la mort	46	jean-luc steinmetz
trois poèmes	47	bernard vargafitig
le paysage heureux dans l'œuvre de baudelaire	49	andrée barret
« la véraison »	60	marcel migozzi
« le jeune homme interpellé »	62	oliven sten
« la poésie des pays socialistes »	63	andrée barret
notes pour lautréamont	65	paul-louis rossi
notes et informations	70	f.v. - h.d.
poésie et publicité	73	a. bertero

Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.

Stanislas Fumet



Archives Lipnitzki

La poésie au rendez-vous

*Baudelaire, Apulée, Poe, Louise Labé, Pouchkine,
Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Léon Bloy.*

Stanislas Fumet a choisi Baudelaire, Poe, Barbey d'Aurevilly, Pouchkine — et aussi Louise Labé et le lointain Apulée — pour s'interroger sur la réalité profonde de la poésie.

Et de la diversité même de ces destins poétiques une même conclusion se dégage : il n'est rien de plus humain que la poésie ; la poésie, c'est le vrai de l'âme.

Le vrai ne va au beau qu'en l'étonnant. Ce sont là les surprises d'une démarche qui indispose les arts mais qui les sauve. Séparé du vrai, nul n'est grand poète, ni simplement poète.

L'auteur note cette réflexion de Raymond Radiguet : « La poésie tient plus de la précision que du vague. » Les portraits rassemblés ici illustrent bien cet enracinement de l'expérience poétique dans la vie concrète.

en librairie fin octobre

desclée de brouwer



les poètes contemporains en poche

- 1|2 **Pierre Morhange : Le sentiment lui-même**
Précédé d'une étude par Valentin Nikiprowetzky.
« Morhange, dont la poésie est une des clés de l'avenir. » Paul Eluard.
Prix René Laporte, 1967. Couverture Goya. 216 pages.
- 3 **Oliven Sten : L'enterreur et autres poèmes**
« Oliven Sten, l'un de nos grands poètes contemporains. » René Lacôte.
Couverture Christian Boltanski. 160 pages.
- 4|5 **F. Lopez - R. Marrast**
Anthologie de la poésie ibérique de combat
Espagne et Portugal actuels : 40 poètes, 120 poèmes, une seule voix.
Couverture José Ortega. 196 pages.
- 6 **Ridha Zili : Ifrikya ma pensée**
Précédé d'une étude par René R. Khawam.
« Pour la première fois, un poète tunisien vient enrichir, et avec quelle vigueur, la poésie maghrébine de langue française. »
Couverture Pierre Olivier. 128 pages.

A paraître au cours du dernier trimestre 1967 :

- 7|8 **Jean Malrieu : Le nom secret**
Précédé d'une étude par Georges Mounin.
Prix Apollinaire, prix Artaud, Jean Malrieu est un des plus grands poètes français d'aujourd'hui.
- 9|10 **Mario de Andrade**
La poésie africaine d'expression portugaise
Cet ouvrage comble une lacune : nous ignorions jusqu'à présent l'une des plus riches poésies d'Afrique. Une importante étude de Mario de Andrade précède cette anthologie.

Chaque vol. sous cv. glacée ill. 2 couleurs - Simple : 3,50 F - Double : 5 F

BULLETIN DE COMMANDE OU D'ABONNEMENT

à retourner rempli, accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix aux Editions P.J. OSWALD, 14 - Honfleur - C.C.P. Rouen 2 201 03 V.

Nom Prénom

Adresse

Profession (si vous désirez la préciser)

● Veuillez noter mon abonnement à 6 vol. (25 F), 12 vol. (50 F) à la collection « P.J.O.-Poche » à partir du n°

● Veuillez m'adresser les titres cochés ci-dessus.

A le Signature :

Puisque aussi bien la violence verbale, et même le cri de la fureur, ne sont qu'un démotique langage face à la réalité des faits, nous choisissons de marquer et notre horreur et notre opposition sans limites à l'épouvantable agression américaine au Viet-Nam par la publication d'un document. Celui-ci, déclaration et poèmes d'un moine bouddhiste, nous a été communiqué par la rédaction d'une nouvelle et attirante revue italienne « Carte Segrete ». Que nos amis de Rome, et particulièrement Gianni Toti, qui a recueilli les textes sur place, trouvent ici l'expression de notre vive reconnaissance. Nous restons persuadés que ces poèmes, même s'ils doivent être appréciés par référence à une histoire que l'on dit problématique, ont leur place dans une revue comme la nôtre. Les positions idéologiques de THICH NATH HANH ne sont pas, il va sans dire, les nôtres. Le tranchant que nous pousserions avec nos jugements aurait moins d'intérêt, nous semble-t-il, qu'un tel témoignage. Un témoignage que nous vous donnons « sur le papier » et qu'il faut prendre « à la lettre ».

Des poèmes de Thanh-Hai et Thu Bon, que nous devons à l'amabilité de Madeleine Riffaud et Pierre Abraham, complètent cet ensemble venu du Sud-Vietnam.

H. D.

« Je risque volontiers ma vie en publiant ces poèmes. » Thich Nath Hanh a dit cette phrase et l'a écrite, à Saïgon et à New York.

A Saïgon, à l'Ecole-Université des Hautes Etudes Bouddhiques, lorsqu'il me parlait à voix basse, dans sa minuscule chambrette envahie par les étudiants pauvres accroupis sur les nattes.

A New York, à voix plus haute, devant les étudiants américains, et dans les Universités des Etats-Unis où le Viet-Nam est un thème d'études choisi pour les « teach-in ».

Thich Nath Hanh est un moine bouddhiste, un bonze, un « vénérable » (« Thich », comme Bouddha). Et un philosophe, un poète, un militant de Bouddha, un athée matérialiste religieux qui a quitté Saïgon pour New York et Rome où il a parlé plusieurs heures avec le Pape afin de l'inviter au Viet-Nam, qu'il voie et agisse, avec les catholiques et les bouddhistes.

Nous en avons parlé à Saïgon, peu de jours avant que ne s'abatte sur les universités bouddhistes « le vent de l'horreur comme les dents du dragon ». Et le poète-philosophe quadragénaire m'avait donné son message pour les bouddhistes-catholiques, pour les athées-religieux, pour les laïques-mystiques, pour les pontifes italiens. A Saïgon, ils ne me laissèrent pas emporter ce message, ni d'autres, non plus qu'à New York les poèmes. Et peut-être seraient-ils restés pour toujours

sur les pages de « The New York Review », s'il n'y avait pas eu des « cartes secrètes » de la littérature bouddhiste pour faire lire à qui veut que secrètes ne soient plus certaines « cartes » de l'homme contemporain, torturé par les « horizons » qui flambent de moins brûlant des « cartes de chair ».

Le Vénérable Nath Hanh est né en 1926 à Dalaï. Il fut ordonné novice à 16 ans. Docteur, lettres et philosophie, de l'Université de Saïgon, philosophie et religion, de l'Université de Princeton. Le bonze-poète enseigna le bouddhisme à la « Columbia University », en 1963. Il dirige la revue des bouddhistes vietnamiens, il est l'auteur de dix volumes d'études bouddhistes, parmi lesquels un « Traité de la Logique orientale », « Actualisation du bouddhisme », « Le devoir humain des bouddhistes », etc... Il écrivit une lettre fameuse « A la recherche de l'ennemi de l'homme », lettre adressée à Martin Luther King à l'occasion du « Symposium » planétaire intitulé « Dialogue ». Il y formule une première synthèse du bouddhisme existentiel moderne rénové par la confrontation avec toutes les religions, les philosophies, les idéologies du monde. Thich Nath Hanh présente lui-même ses positions et ses poèmes :

LA POESIE BOUDDHISTE ET LA GUERRE

Ces quelques poèmes ne sont typiques ni de ma production littéraire ni de la poésie vietnamienne historique, même si ce sont les plus « miens » et les plus vietnamiens qu'il soit possible aujourd'hui d'écrire et de transmettre. La tradition de la poésie au Viet-Nam est très vieille, très complexe. Elle va de l'antique poésie chinoise au romantisme français et aux poètes symbolistes du 19^e siècle. Dans mon cas personnel elle touche à celle des écrivains bouddhistes Zen. Nombre de mes poèmes peuvent être appelés « philosophiques », peut-être comme ceux des Hindous (certains de mes amis anglais y ont retrouvé des analogies avec la poésie de Tagore, par exemple : je ne saurais dire). Mais les poèmes que j'ai choisis ici sont différents. Ce sont des poèmes, comme nous disons : volontairement « populaires », en vers libres, écrits dans un style très simple parce qu'ils parlent à la majorité des Vietnamiens et en leur nom (parce qu'ils sont des paysans et ne peuvent s'exprimer, parler ou écrire, si ce n'est par personne interposée). Peut-être ne comprennent-ils pas très bien la valeur exacte des termes « démocratie » ou « communisme » mais ils veulent avant tout la fin de la guerre. J'ai écrit ces poèmes, à l'origine, pour moi-même et pour mes amis. Maintenant, beaucoup de frères du sud les lisent et les écoutent, de toutes les tendances et courants de pensée ou d'action, même si ces textes ont été condamnés par les deux partis en conflit (ou par des secteurs de ces partis, je ne saurais pas bien comment m'expliquer).

Peu de jours après leur publication, à Saïgon, la police a perquisitionné dans toutes les librairies afin de les saisir, elle n'a pu en trouver un seul exemplaire, le tirage était épuisé.

Radio Hanoï et la radio du Front de Libération Nationale ont critiqué mes poèmes. Pourtant ils ont été lus en public et le sont encore au cours des manifestations pour la paix, avec d'autres « Poèmes pour la paix » d'autres écrivains bouddhistes, au son des flûtes et des guitares, dans les pagodes et dans les universités américaines, comme des « Protest songs ».

Je risque volontiers ma vie en publiant ces poèmes. D'autres moines bouddhistes ont écrit et protesté contre la guerre. Ils ont été arrêtés, exilés ou torturés. Maintenant, à Danang, ils les fusillent « les poètes de la paix ». Il y a peu de temps encore, les bouddhistes hésitaient à demander la fin de la guerre par des négociations entre les parties combattantes. Aujourd'hui nous demandons des élections légitimes et effectives, nous revendiquons la démocratie au Sud-Vietnam. Mais nous nous trouvons dans une position extrêmement difficile. Si nous demandons ouvertement la paix, ils nous accusent de communisme. Si nous critiquons les communistes nous nous trouvons alliés à ceux des Vietnamiens ne représentant que ceux qui les payent et dont les paroles contre les communistes, inutilement répétées pendant des années, ne peuvent plus être entendues, ne sont pas crues. Pour être anticommuniste ou acommuniste, avec honneur, il faudrait se taire, rester muet. Nous ne le sommes ni voulons l'être. Même en sachant ce qu'est le communisme, en connaissant les erreurs commises au Nord-Vietnam à propos du bouddhisme, en sachant ce qui se passe en Chine et en n'ignorant pas qu'il n'y a pas trace, dans le marxisme, du spiritualisme bouddhiste.

Nous sommes pourtant prêts à la compétition pacifique avec les communistes lorsque les destructions de la guerre seront terminées. Nous, intellectuels, écrivains, poètes et philosophes bouddhistes, nous pensons qu'il faut demander, exiger, revendiquer ouvertement la paix. Il faut traiter avec le Vietcong, le plus tôt possible. Les Américains de bonne volonté doivent faire tout ce qu'ils peuvent pour mettre fin à l'anéantissement. Tous les hommes du monde doivent intervenir, parler par l'intermédiaire de leurs intellectuels : il faut faire vite car les autres ne sont pas seulement en train de détruire nos vies, ils détruisent notre culture, ce qui est notre âme. Et la planète resterait à jamais mutilée si l'âme d'un peuple s'éteignait.

Une collection complète de notre revue du n° 1 (1958) au n° 28/29 (1965) est proposée à celui de nos lecteurs qui serait intéressé pour la somme de 120 F. Ecrire à M. Delteil, Résidence P.-Loti, E. 2, 92 · Bourg-la-Reine.

le jardin et les dents du dragon

Les flammes-dents-de-dragon jaillissent des gencives
de la planète, aux dix angles de l'univers dément.
La furieuse morsure du vent se précipite
vers notre gorge inquiète et faible.
Plus beaux encore, à l'écart, les monts et les fleuves.

Tout autour brûlent (flammes couleur de mort) les horizons.
Quant à moi, oui, je suis encore vivant,
mais mon âme-corps en ardente agonie se tord
et mes yeux grillés ne versent pas de larmes de cendre.

Où vas-tu ce soir, ami, vers quel levant ?
Le râle du fusil s'étrangle dans ta main.
Dans sa poitrine, le cœur de la mère se ride
et ternit la fleur qui y agonise,

et ses fins cheveux noirs sont glacés de fièvre.
Combien de millions de nuits tu t'es blottie dans ton insomnie
seule avec ta lampe, priant l'univers
pour que l'ouragan s'éteigne ?

Frère de mes frères, je sais que cette nuit tu me tueras
perforant le cœur de la mère d'une plaie inguérissable dans le
temps

Le vent de l'horreur souffle des confins du monde
et arrache les racines des maisons, chauffe à blanc les jardins.
Adieu berceau de ma naissance rougeoyant en cendre,
cette poitrine ne me reste que pour la bouche édentée de ton
je t'offre mon corps, fusil :
et le corps perforé de la mère — il ne reste
qu'à les détruire avec les songes et les noms,
avec les songes et les noms de ta mort qui n'est plus tienne.

Tu peux m'entendre invoquer la nuit, toi :
Quand ici nous aurons supporté jusqu'à l'ultime fin,
obscurité, au nom de quoi d'autre détruiras-tu, et quoi ?

Reviens sur tes pas, agenouille-toi aux pieds de ta mère,
frère armé par les armes des autres et ne
sacrifie pas notre plus vert jardin
aux flammes hérissées qui rugissent ici
poursuivies par ce vent qui vient de loin.

Ceci est ma poitrine, l'ombre de mon corps à percer,
regarde là, à l'intérieur de l'intérieur, et détruis la destruction
mais avant dis-moi ce que tu construiras de ma chair éteinte
Ensuite, niche quand même, si tu veux, avec ta pourriture de
vautour

Qui voudrait célébrer une victoire de la chair brûlée
pétrée de sang et de feu sale — qui ?

un avis de la pagode

Ecoutez encore ceci :
hier six viet-cong ont traversé mon village ;
Parce que mon village avait été aspergé de bombes,
parce que toutes les âmes avaient été soufflées.
Quand j'y suis revenu, le jour après (c'est toujours
après qu'on revient), il n'y avait plus rien
à voir, seuls des amas de nuages de poussières et le fleuve
qui continuait à couler, qui sait pourquoi.
La pagode n'a plus de ciel ni d'autel —
les fondations seules, comme toujours, résistent.
Les bosquets de bambous brûlent encore.

Et là, en présence des astres à l'aise,
en présence, cette invisible présence, de tous les encore vivants
sur cette planète laissez-moi lever la fumée de la voix
pour dénoncer l'impureté obscène de ces ténèbres
qui font de l'homme le loup de l'homme.
J'ai une question : qui se fait suicider l'un l'autre ?

Quiconque m'écoute, m'est témoin :
je ne peux accepter, je refuse,
je n'ai jamais pu, je ne pourrai jamais accepter.
Et je le dirai tant qu'à la fin ils devront me tuer.

J'entends : et je suis un oiseau qui perd son sang par son bec
brisé par le cri : soyez attentifs

volez en orbites étroites autour du visage
de vos ennemis réels, autour du visage de la :
violence de l'homme-autre.

Les hommes non
mes ennemis — non
mes ennemis les hommes qu'ils appellent
vietcong — ou ce ne sont pas des hommes ? Si
nous tuons les hommes-hommes qui
laisserons-nous sur cette ex-terre ?
Avec qui voudrons-nous y vivre et mourir — après ?

une autre paix

Eux
ils m'ont éveillé ce matin
pour me dire que mon frère
a été tué au cours d'une vieille bataille récente.

Dans le jardin : déjà se défont les pétales déjà couverts de rosée
et une rose inédite s'épanouit hors d'un buisson poussiéreux.
Je suis vivant, je peux encore respirer
la fragrance de la rose et du fumier,
et manger, et prier et dormir.
Seulement je ne peux pas
savoir quand
je mettrai en morceau mon long silence,
quand je dirai les imprononçables paroles
qui m'étouffent.

poèmes adaptés par Henri Deluy

irons-nous à la corvée de route ?

thanh-hai

Le cerf a sa route
Il s'en va dans le ray
Et broute le paddy
Le tigre a sa route
Il va dans le village
Dévorer les enfants
Diêm a sa route

Il vient dans nos montagnes
Y porter le malheur

Entre nous, dites-moi
Irons-nous à la corvée de route ?

Nos coupe-coupe à pointe recourbée
Ce n'est pas Diêm qui nous les a donnés
Les haches que nous avons
Ne viennent pas de chez lui
La hotte qui me sert à longueur de journée
Mon aimée de ses mains l'a tressée
Corvée de route, corvée de pierre
La hache heurte les cailloux
Lame qui mange de la pierre
Ne coupera plus rien du tout.
Sans rien, comment défricher la jungle ?
A la corvée, les coupe-coupe se brisent
Avec un manche nu qui a perdu sa lame
Comment chercher du bois à travers la forêt ?
Pas de hache, plus de champs qu'on gagne sur la brousse
Et c'est la faim qui nous tiraille tout un an
Pas de coupe-coupe, pas de bois ni de flamme
Et c'est le froid pour la mère et les enfants

Nos hottes ont lâché à trop porter les balles
De l'armée qui se dit « nationale »
Que prendrons-nous pour chercher les maniocs ?
Comment nourrir les vieux parents ?

Irons-nous à la corvée de route ?
Ne pas partir, c'est la rafle, la prison
Y aller, c'est aussi la misère
Misère pour misère autant répondre : Non !
Les montagnards n'ouvriront pas la route,
La route où ruisselle le sang.

Et si Diêm nous demande :
Quelle route prendrez-vous donc ?
Nous dirons : notre route est dure
Elle veut aller et venir librement
Enlacer le Nord et le Sud
Elle a pour seul nom UNITE
Elle ira jusqu'à l'Oncle Hô.

1959

la chanson de l'oiseau cho rao
(extrait)

thu bon

.....

Savez-vous, étoiles, que Hùng ne peut fermer l'œil
En cette nuit où le torture son amour ?
Mille pensées assaillent ce fils de la côte
Comme les vagues de l'océan qui se gonflent.

Il a laissé là-bas un petit toit de chaume,
Quitté une fiancée qui l'attend nuit et jour.
Toute l'année le vent se cogne contre les filaos
Et bat sans pitié la chaumière délabrée.

Fille de la mer, sa fiancée pêche en toutes saisons,
Ne dirait-on pas ses mains chargées de soleil ?
Aux vagues de la mer son âme est toute pareille :
Jamais elle n'oubliera la parole donnée.

Des charges de poissons phosphorescents sur l'épaule,
Elle court d'un pied léger sur la grève soir et matin.
Sur sa barque, par temps calme, elle aime à chanter
Accompagnée par le doux clapotis de l'eau.

— Le jour de ton départ, tu m'as promis de revenir,
O bien aimé ! Le sel de la mer n'a pas perdu son goût.
Ne m'oublie pas ! et pense à la barque fendant les vagues
Voile minuscule perdue au milieu de l'océan !

Souviens-toi de notre petit hameau de pêcheurs,
De ce poisson frais qui rend la soupe si bonne !
Mais tant que notre sol est encore occupé
Rien, ni soupe ni riz, ne garde sa saveur !

— Cher pays natal ! Là, dans le crépuscule calme,
Les poissons volants filent comme des flèches.
Les feux des pêcheurs scintillent par les nuits chaudes
Et la seiche aux aguets attend l'heure de la marée !

Là, le soleil se pare de mille clartés,
Les écailles des poissons jettent des reflets bleus.
En s'asseyant à l'heure du repas près de l'âtre
Ma mère regarde les baguettes et balbutie son nom

Hùng se souvient brusquement de la vieille chanson :
« L'oiseau au plumage vert mange une mangue verte... »
Ainsi sa mère berçait jadis son sommeil :
« L'oiseau au plumage vert mange une mangue verte... »

Qui chantonne encore aujourd'hui la vieille berceuse ?
L'oiseau au plumage vert mange aujourd'hui une mangue dorée
Il a sur la langue la saveur de ce fruit
— Je suis un oiseau vert soupirant après une mangue dorée.

.....

Nous publierons dans nos prochains numéros :

— La poésie aujourd'hui en

- | | |
|---------------|-------------|
| ● Yougoslavie | ● Argentine |
| ● Québec | ● Vénézuéla |
| ● Italie | ● Cuba |
| ● Bulgarie | |

— Significations de « Tel Quel » ?

- Pierre Unik
- Un nouveau théâtre
- Benjamin Fondane
- Entretien avec Georges Mounin
- Le Surréalisme et nous

— Et des textes de

- | | |
|-------------------|---------------|
| ● Nicolas Guillen | ● Gullevic |
| ● Pablo Neruda | ● Oliven Sten |

Iaco novomesky¹ : **une vie sans commentaires**

henri deluy

Donc, sa vie durant, cet homme fut un poète, un homme de langage, il l'est toujours, et de ceux qu'il écrit à ceux qu'il écrit, ses poèmes ne sont point en marge d'une vie. Celle-ci et ceux-là poursuivent le même but : rendre l'homme lisible, pour lui-même, pour les autres. Son destin, sa parole. Une seule volonté tend cette vie, organise ces poèmes : mettre à bas le désordre des évidences, des conventions, des mauvais fonctionnements, des truquages. En cherchant l'essentiel, le doux, le tempéré, le bon pour tous et donc pour moi. Même si...

On reconnaîtra, à la lecture des poèmes, que le récit sans fards d'une telle vie puisait sa nécessité dans l'écriture du poète.

Laco (Ladislav) Novomesky est né le 27 décembre 1904, à Budapest, l'Empire Austro-Hongrois vivant ses dernières années, dans une famille slovaque. Son père était tailleur. Il fait donner à son fils un enseignement classique, dans un lycée.

En 1919, la famille rejoint son lieu d'origine, la petite ville de Senica, dans les collines de l'ouest de la Slovaquie, à cent kilomètres de Bratislava.

La République Tchécoslovaque, qui consacre l'union des pays tchèques, Bohême et Moravie, et de la Slovaquie, est proclamée la même année.

Laco Novomesky fréquente jusqu'en 1923 l'école normale d'instituteurs de Modra, un très ancien centre culturel slovaque. C'est là qu'il commence à écrire des poèmes.

Pendant deux ans, il occupera un poste d'instituteur à Bratislava. Il rencontre des poètes déjà connus et qu'il apprécie, comme Jan Smrk, et noue ses premiers contacts avec des militants du Parti Communiste Tchécoslovaque (fondé en 1921).

Le premier numéro de « DAV » (La masse), sort en 1924. Cette revue, à la fois culturelle et politique, jouera un grand rôle dans l'évolution du jeune poète. Il y trouve une ambiance fraternelle, un climat de discussions, une volonté de rigueur, une vivacité dans les esprits, parfois une prestesse, un bouillonnement enfin que suscite et

(1) Cette présentation ainsi que les textes et poèmes de Laco Novomesky qui la suivent sont extraits de « Villa Tereza et autres poèmes », ouvrage traduit du slovaque par Henri Deluy et François Kerel, avec des introductions de Henri Deluy et Jozef Felix et un entretien du poète avec Antonin Liehm, à paraître fin 1967 dans la collection « La poésie des pays socialistes » dirigée par Henri Deluy, P.J. Oswald Editeur.

entretient la rencontre de tempéraments tels que celui de Vladimir Clementis, Jarko Elen, Peter Jilemnicky, Frano Kral, Daniel Okàli, Jan Ponican, etc... Animé par des communistes, « DAV » va tenter, et réussir en grande partie, de réunir en un seul souffle l'éveil national slovaque et la poussée révolutionnaire internationaliste. Laco Novomesky ne cessera de collaborer étroitement à la revue et d'entretenir des relations très amicales avec plusieurs des DAVistes, notamment avec Vladimir Clementis.

1925 : Novomesky quitte l'enseignement. Il vient d'adhérer au Parti Communiste. Il part pour Ostrava, grande cité industrielle de Moravie, où il rejoint l'équipe rédactionnelle de « PRAVDA CHUDOBY » (« La vérité de la pauvreté ») organe du Parti Communiste, d'abord hebdomadaire puis, à partir de 1926, quotidien sous le titre « PRAVDA ». Novomesky restera à la « PRAVDA » jusqu'en 1929. Entre-temps, il a connu et s'est lié d'amitié avec Klement Gottwald, futur secrétaire général du Parti Communiste tchécoslovaque et Président de la République. En 1929, se tient le 5^e Congrès du Parti Communiste, la ligne politique préconisée par Klement Gottwald l'emporte. Ce dernier invite Laco Novomesky à rejoindre Prague, la rédaction de « RUDE PRAVO ».

Dans la capitale de la république, le poète slovaque entre en contact étroit avec les poètes du groupe « DEVETSIL » (nom d'une fleur du groupe des pétasites, la chapelière). Vitezslav Nezval, Konstantin Biebl, Jaroslav Seifert, pour n'en citer que quelques-uns, l'ombre de Jiri Wolker, mort en 1924, toujours sensible, entretiennent un vigoureux esprit de confrontation entre un surréalisme révolutionnaire et une tendance « littérature prolétarienne ». Novomesky pour sa part ne se prononcera jamais tout à fait pour l'une des conceptions en présence. Il refusera d'adhérer au groupe surréaliste qu'activent Nezval et Karel Teige. Il critiquera à plusieurs reprises le « naturalisme imbécile » des « prolétariens ».

De Prague, Laco Novomesky collabore à de nombreux journaux et revues tchèques et slovaques, par des poèmes, des chroniques à caractère culturel, des articles politiques.

En 1931, il organise pour son journal une enquête sur les écrivains ouvriers, puis, avec Clementis, il participe à la fondation de l'union des écrivains révolutionnaires et prolétariens.

En août 1932, Novomesky et Clementis se rendent à Stockholm où se déroule le congrès contre la guerre. La même année, le poète vient, pour la première fois, à Paris. Il assiste au Congrès des Ecrivains Soviétiques, à Moscou, en 1934, avec Nezval, Hoffmeister, Jilemnicky, Weisskopf, etc... Au présidium, Gorki et Jdanov. Celui-ci présente le rapport du Comité Central du Parti. Le rapport sur la poésie échoit à Boukharine, déjà violemment critiqué. Le stalinisme est en place mais il n'a pas encore ravagé les rangs de la vieille garde. L'écho des Procès de Moscou, qui ne se perdra jamais tout à fait, est affaibli par celui des orchestrations nazies et de la guerre d'Espagne.

En janvier 1937, Novomesky est de nouveau à Paris, parmi les délégués à la Conférence Internationale pour l'aide à l'Espagne républicaine en lutte. En juillet, il est reçu à Paris par Aragon à l'occasion du Congrès international de l'Association pour la défense de la culture. Aragon l'aide ensuite dans la préparation de son voyage en Espagne. Congrès des écrivains pour la défense de la culture à Madrid. Novomesky parcourt le front où il retrouve les nombreux engagés volontaires slovaques qui combattent dans les rangs des Brigades Internationales. Il reste plus d'un mois en Espagne. De retour à Prague, il publie un long reportage sur ce qu'il a vu.

Munich.

Octobre 1938 : la Slovaquie, sous la pression du parti clérical néofasciste, soutenu par les nazis, se sépare des pays tchèques. Premier gouvernement autonome slovaque. Le Parti communiste est interdit.

14 mars 1939 : l'Etat slovaque est proclamé. Novomesky travaille pour le « RUDE PRAVO » illégal, puis il rentre en Slovaquie. A la fin de l'année, il regagne sa ville, Senica.

Il est arrêté en 1940, à l'automne, et passe un mois dans un camp où il reprend contact avec de nombreux militants du Parti. Il est libéré, assigné à résidence. Il participe à la réorganisation du Parti clandestin et pose les premiers jalons d'un regroupement des forces démocratiques.

Le 21 juin 1941, les troupes nazies envahissent l'U.R.S.S. Dès l'aube de ce jour là, la police se présente chez Novomesky. Il est absent mais se rend le jour même chez le ministre de l'intérieur du gouvernement slovaque, Mach. Novomesky est une figure très populaire en Slovaquie, il est considéré comme le plus important poète de sa génération. Sa probité, son courage sont reconnus par tous. Il a été récompensé par les plus grands des prix littéraires nationaux. On hésite à l'arrêter. Il en profite pour regagner sa province et se remettre au travail illégal.

En 1943, les perspectives d'une insurrection apparaissent. Laco Novomesky est au côté de Karol Smidke et Gustav Hùsak dont l'efficacité se manifeste lors de la tenue du 5^e comité central, en Slovaquie même. Le Front National est formé. Les premiers groupes de partisans apparaissent en Slovaquie de l'Est.

29 août 1944 : Insurrection Nationale Slovaque, avec la participation de l'armée slovaque en tant que telle. Il y a des combattants de vingt nationalités différentes. Laco Novomesky est à Banska-Bystrica, capitale de l'Insurrection. Il est élu au Conseil National Slovaque. Le 6 octobre 1944, il est à Londres avec une délégation chargée d'informer le gouvernement tchécoslovaque en exil. En novembre la délégation rejoint Moscou car entre-temps Banska-Bystrica est tombée aux mains des S.S.

Début 1945, Novomesky est de retour sur le front slovaque. A Kosice, importante ville de l'est de la Slovaquie, les représentants

des principales forces démocratiques se mettent d'accord sur un programme de gouvernement pour l'après-guerre. Laco Novomesky est nommé Commissaire à la Culture et à l'Éducation. Il le restera jusqu'en 1950. A cette date, Clementis, ministre des affaires étrangères de la république, Husak, Novomesky et d'autres sont accusés de « nationalisme bourgeois ». Ils perdent toutes leurs fonctions. Le 6 février 1951, ils sont arrêtés. Novomesky aura à répondre des crimes de « nationalisme bourgeois », « trahison de l'Etat », « espionnage au profit de la France ».

En novembre 1952, procès Clementis. Il est condamné à mort. Exécuté en décembre.

Avril 1954, procès pour Novomesky, Husak, Okali, Ivan Horvath, etc... Laco Novomesky est condamné à dix années d'emprisonnement. A la Noël de 1955, il est libéré avant terme sous condition de ne pas quitter Prague.

1956, 20^e Congrès du Parti Communiste de l'U.R.S.S.

Laco Novomesky est employé à la bibliothèque-musée de Strahov.

En 1960, Husak, Okali, Horvath sont libérés. Novomesky peut à nouveau publier en 1961.

En décembre 1963, le 12^e Congrès du Parti Communiste Tchécoslovaque réhabilite Clementis, Novomesky, Husak, Okali et Horvath.

Peu après sa réhabilitation, Novomesky regagne Bratislava où il demeure toujours.

aux lecteurs français

laco novomesky

Je voudrais partager ici avec le lecteur de langue française les impressions qui me bouleversèrent au cours de la mémorable année 1956.

C'était, après cinq ans de détention dans un isolement complet, la première année de ma mise en liberté conditionnelle. Cette liberté était en elle-même, pour moi, la source d'une indicible joie, sans mesure commune avec les sentiments qu'éprouve l'homme devant les événements, voulus ou fortuits, de la vie en société.

Que de changements depuis l'année cinquante, et quels changements... Je me demandais souvent à qui j'avais affaire lorsque quelqu'un m'adressait la parole.

Offenses brutales, humiliations, mauvais traitements auxquels on ne pouvait échapper... Les uns se plaignaient parce qu'ils étaient les victimes de la révolution en marche. Et ces malheureux n'arrivaient plus à comprendre. Les autres, dont j'étais, parce qu'ils étaient les victimes d'une interprétation subjectiviste déformée de la révolution. Parmi ces victimes certains étaient morts, dont plusieurs de mes amis, d'autres se trouvaient encore en prison. Et tous, les enfermés, les libérés, nous avions du mal à comprendre.

Deux faits ont alors contribué à dissiper mon trouble : la venue d'un précoce printemps et avec lui le XX^e Congrès des communistes soviétiques qui balaya définitivement cette conception de la révolution qui m'était apparue, dans une vue simplifiée, comme un système de douloureuses restrictions, pénibles, auquel il fallait pourtant s'habituer.

« ...Au fur et à mesure que le pouvoir socialiste grandit, la lutte des classes se renforce inévitablement... » tel était, selon l'interprétation dogmatique, le socialisme, l'image donnée du socialisme, et non pas ce que nous avons pensé, dès le début de nos combats, nous, les simples militants, un système au service des libertés pour l'homme, des possibilités sans cesse plus vastes.

En ce temps-là, se dressait encore sur une hauteur de Prague, la masse vigilante du monument (1) de Staline, tandis qu'à ses pieds, au-dessus de la Vltava, tournoyaient les mouettes poussant leurs cris stridents. Dans un poème écrit à cette époque, je parle de ce regard omniprésent de Staline :

*(Staline) contemple comme nous la fuite des glaces,
Le carrousel des oiseaux, le printemps
Et qu'il arrive en son temps,
Le nouveau courant et les nouvelles vagues qu'il glace...*

Pour la deuxième fois, au cours de cette stupéfiante année 1956, je me sentis soulagé d'un immense poids.

En ce temps-là, j'étais employé au musée littéraire de Strahov, à Prague, non loin du Château de Hradcany. Presque tous les jours, en me rendant à pied du lieu de mon travail à Ujezd, sous le Château, je passais près de l'actuelle ambassade de Suède où, selon l'opinion des experts, se trouvait jadis une auberge tout à fait modeste, mais qui, pour nous et pour les Français amateurs de poésie, demeure digne de notre souvenir.

C'est là qu'une ou plusieurs fois, vint s'asseoir Guillaume Apollinaire, sur la terrasse.

*Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose*

(1) Aujourd'hui disparu (note du traducteur).

Chaque fois que je passais près de ce lieu, je ne pouvais m'empêcher de penser au poète et à ces vers envoûtants de « Zone » :

*Epouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis*

Je revenais aussi aux autres vers, à ceux qui se succèdent dans cette suite saisissante d'images :

*Te voici à Marseille...
Te voici à Coblenz... Te voici à Rome...
Te voici à Amsterdam... Tu es à Paris...*

Et lorsque, cette même année, éclata le sanglant conflit de Suez, l'exaltante géographie de « Zone » s'augmenta dans mon esprit, automatiquement, de noms de villes exotiques qui n'y figurent pas mais qui, sous son impulsion, restent à jamais gravés dans ma mémoire :

*Te voici à Alexandrie...
Te voici à Port-Saïd... etc...*

Apollinaire écrit :

*Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge*

Un épisode, en particulier, de cette guerre insensée m'a frappé au point de ne plus quitter mon esprit. Le souvenir de ce fait, il est vrai, dépasse le cadre du souvenir de « Zone » et de son poète évoqué pour moi par la probable terrasse d'une auberge disparue de Prague. Il s'agissait d'une brève nouvelle fournie par les agences et qui passa presque inaperçue : les communistes égyptiens, alors emprisonnés pour leur opposition au régime, demandèrent au gouvernement la possibilité d'être affectés au service armé. Ils s'engageaient formellement, au cas où ils survivraient à la bataille, à réintégrer leur prison après la guerre.

Voici, mes chers amis, un poème digne de notre époque. Ce geste est si simple, si naturel, qu'il en devient incompréhensible et pourtant les grandes choses toujours se distinguent par leur simplicité. Décider de participer d'une façon désintéressée et inconditionnelle, à la lutte pour une cause commune, sans doute, mais ainsi placé sous les ordres de leur propre adversaire, de leur geôlier, voilà qui est réellement une chose imposante.

A ce moment-là j'ai ardemment souhaité que cet admirable exemple pour lointain qu'il soit, puisse également projeter sa lumière sur nos actes et notre comportement.

*Ce texte et les poèmes qui suivent ont été traduits
du slovaque par Henri Deluy*

le somnambule

A la nuit noire, plus noire que le café,
lorsqu'elle fête avec moi le jour accompli,
A la nuit noire, plus noire que le café,
Chez moi et tout bleu un joueur s'est introduit.

Par la croisée de ma prison il est entré,
A tracé sur ma table avec les barreaux,
La couleur des ombres, les traits d'un échiquier.

La lune bleue, échec et mat, m'a pris au mot !

(1932)

le contrebandier

Déjà les douaniers pointent sous la fumée,
Par trois fois le sifflet, la frontière annoncée.

Messieurs, je n'ai qu'un léger sac pour ce voyage
Et pour tous, et partout, de la ferveur pour gage

Sentinelles, déjà leurs mains vers moi se tendent,
Vais-je passer avec ce lot de contrebande !

(1940)

ciel d'espagne

Je sais déjà qu'il est sorti du bleu de la mer,
Témoin de son ascension,
Je le vis monter des tréfonds
Dans le pathos d'un albatros.

Fête de l'élévation,
Quête du dernier rayon,

Envol du ciel,
Le ciel d'azur du midi
Par delà les eaux, par delà la terre, vers les cieux :
De sa main bleue il leur cache
Les vivants et les morts.

Il se met une étoile après l'autre,
Oh, il mérite bien toutes les médailles,
La bravoure doit être décorée :

Présent tout au long de la guerre, là,
Hier et aujourd'hui
Il sera là demain
Sur la tente du commandant,
De garde au devant des tranchées,
Partout.

Pourtant depuis ces jours sanglants il tremble,
Peut-être terrifié par la vue du champ de bataille,
Peut-être par les nuits,
Les nuits sensuelles et palpitantes du sud
Qui brisent la portée des étoiles.

L'éclat de ces yeux étoilés flambe de fièvre,
Sur la pointe des pieds je marche sous son délire
Tant il est terrible aujourd'hui.

Il portait le pansement des neiges du Guadarama.
Je n'oublierai jamais
Ce râle en lui les raids des escadrilles,
Et les dents claquaient au tir des mitrailleuses,
Je n'oublierai jamais le bris des explosions,
Les sombres moignons à l'ombre des ruines,
La guerre au-dessous,
La guerre en lui,
La guerre dans le ciel,
Dans le ciel d'azur du midi.

J'aurais voulu, avant qu'elles ne brûlent,
Connaître le nombre des troupeaux d'étoiles

Les mitrailleuses se sont mises à aboyer
Et de nouvelles étoiles pour les anciennes battent la mesure

Ratata...

Mon dieu,

Ratata...

Ces projectiles, qui donc,

Ces étoiles, qui donc,

Qui donc comptera tout cela ?

(1940)

ce que tu es

Frère de l'étoile rejetée dans la soute,
Emigré sans patrie qui fait sienne la terre,
Charrette abandonnée sur le bord de la route
Ou cet arbre au printemps fendu par un éclair,

Ce triste poirier nuque brisée dans un champ,
Accident, le hasard pourtant n'est pas en quête,
Près de Babylone l'éternel juif errant,
Aventurier cynique aux nostalgies secrètes,

Pensée de cette année exprimée l'an dernier,
Cruche brisée abandonnée près d'une grange,
Aux limites du bourg Saint de bois qui dérange

Voilà ce que tu es

Voilà ce que tu es

(1940)

printemps de prague 1956

Sur la pauvre petite neige, Ah, sur la neige salie
Leurs sabres affilés brandissent les iris
Et les glaces au-dessous des mouettes

Et les glaces au-dessous des mouettes
Glissent sur la Vltava.

Comme elles se pressent,

Comme elles disparaissent

Devant le souriant printemps.

Il passe comme cette trouble rivière, le temps,

Il passe ainsi avec ses humiliations et ses honneurs.

Seules les mouettes s'amuse et volent en rond malgré la peur,
Seules les mouettes folâtraient à qui mieux mieux
Et le camarade Staline avec les siens à la queue
De l'autre côté de la rivière

Contemple comme nous la fuite des glaces,
Le carrousel des oiseaux, le printemps
Et qu'il arrive en son temps,
Le nouveau courant et les nouvelles vagues qu'il place.

(1964)

sagesse

Il y a une telle sagesse :
S'agenouiller devant le concile,
Avouer aux cardinaux l'hérésie, les fautes, les erreurs,

Plutôt se mettre à genoux que de tomber sur le bûcher,
Plutôt dissimuler la vérité
Comme dans un coffret,
Quitte à répéter ensuite qu'elle tourne quand même.

N'est-ce pas, camarade Galilée,
Qu'il y a une telle sagesse ?

Mais plus sage que le sage est l'enfant,
Le gosse du conte au courage effrayant,
Ce gosse qui cria, horreur, et plus,
Que le roi est nu, tout à fait nu.

(1964)

triomphe

Sortir de la grisaille des années avec un petit paquet
Sous le bras, aller et passer devant la sentinelle...
Et comme la main a pris cette habitude de l'habitude
Mécaniquement saluer à nouveau. Mais c'est ridicule,
Risible tout à fait, puisque depuis un bon moment
J'ai quitté au magasin ma casquette de prisonnier
Mon treillis rapiécé et la cuiller et la gamelle.
J'entends encore le « vous pouvez partir »,

Et par delà le portail de fer, devant les sévères gardiens,
Messieurs, quel soulagement :

Quel triomphe : Aller et se retrouver en soi :
Ouvrir la serrure rouillée et avec la main dans la manche,
Comme la main dans la manche entrer dans son propre être,
A un pas seulement derrière soi
Puis en avant d'un pas.

Redresser les membres engourdis, et les pensées et les
Se détendre entièrement, comme chez soi, sentiments,
Allumer toutes les lampes,
Qu'elles projettent leur lumière jaune jusque dans la rue
Parce qu'on est à la pointe du jour et que le coq sur son
N'a pas dans son sommeil épuisé la nuit. perchoir

Etre soi-même en soi, seul, sans double,
Sans aide entrer dans le dilemme
Ces heures entre les larmes et le besoin,
Même lorsqu'apparaît le revers,
Subitement l'autre face de la médaille,
Parce que le pain, le petit pain comme disent les Tchèques,
est entre deux croutes

Mais bien que décidé à trancher le nœud,
A aider, servir la vie quotidienne,
Et à jeter une miette sur la fourmilière,
Il restera toujours une différence,
Tranchante aiguë entre le mécanicien et le savant
Une petite vis dans l'organisme, ingénieux de la machine,
De l'impitoyable machine
Qui m'écrase
Comme tous les pouvoirs mécaniques
Et comme la dictature impitoyable de la créature sur le
créateur.

Sans la servilité du double, donc,
Je voudrais m'allonger en moi-même,
Redresser mes membres engourdis et les pensées et les
sentiments

A cause de cette angoisse qui seule les tient,
Le monde sur son socle
Ne brise-t-il pas plutôt le cercle des sages méridiens
Croisés avec les parallèles,
Que ce qui reste en nous de peur
Et d'angoisse pour lui.

Aller jusqu'à la mélancolique tristesse, que l'épuisent les
larmes,
La faire jaillir au moins par le cri, et tout à fait,
Afin qu'avec le temps elle ne nous ronge pas de l'intérieur :
Jusqu'à la simple curiosité : que fera la mort
Lorsqu'elle entrera en nous et en moi-même,

Jusqu'à ce frémissement nommé amour,
Tout simplement l'amour,
C'est avec lui et avec lui seul que la vie se protège des
blessures
Et avec lui seul qu'elle est capable de supporter les coups et
les attaques,
Qu'elle seule connaît.

Se détendre complètement, comme chez soi,
Allumer toutes les lampes
Qu'elles projettent leur lumière dans la rue,
Parce qu'on est devant le jour, en moi une foule de passants
veulent aussi rentrer chez eux
Dans le triomphe de renaître
Comme moi.

Attendre le moment du renouveau,
Messieurs, quelle chance,
Cette chance, camarades,
Entrer et revenir par l'entrée principale dans cette école,
Sans déchets, entier,
Plus grand de soi-même,
Augmenté de soi-même
Et dans cet allongement,
Et dans cet accroissement
Espérer résolument une nouvelle espérance, multipliée.

(1964)

je crois que c'est ça la paix

Un air pur, je pense, tout à fait pur,
Une eau potable dans les puits
Pour les chevaux, les bovins et aussi pour les hommes,
Une terre vivante, qui respire dans la taupe, dans les
chenilles et les graines
Dans les céréales comestibles et dans les fruits des Zelovoc
Qui respire, c'est important,
Pour la paix de ses cendres, des nôtres, celles de n'importe
qui...

Et s'il semble que c'est trop peu,
Ce qui est faux, une trompeuse erreur
Si l'on considère les villes détruites,
Une ville près de l'autre dans les ruines des villes détruites.
La mort allant sur les morts quand les nouveau-nés
Montent dans la radioactivité comme Jésus au troisième
jour,
S'enfoncent aussi, en bas, comme l'expulsion
Et l'opposition des différences, ce que l'homme n'a
jamais vu,
Le renard, le loup, les oiseaux des cieux
S'unissant en un seul et unique néant infini...
Et si malgré tout on estime
Que l'eau, l'air et la terre sont encore trop peu
Alors voilà encore quelque chose...

Par exemple des fuchsias,
Des fuchsias qui ne se fanent pas d'un coup, sur les fenêtres,
Assez de lait pour les non-baptisés,
Des journaux sans peur et des nuits sans autres soucis
Que de savoir si le gamin reviendra du ciné avant minuit,
Une fois de plus cet abruti a oublié ses clefs à la maison,

Des soirées orageuses, et bien je suis pour,
Des soirées orageuses là-bas au stade,
Lorsqu'il s'agit du classement, en championnat,
Un bout de conversation avec les Viennois, du nouveau chez
Et s'ils ont apprécié leur week-end chez nous, eux,
S'entendre avec eux, disons, sur ça seulement,
Les filles chez eux aussi
Sont hubsch et wunderbar...

Si cela n'est encore pas suffisant et trop,
Permettez un souvenir,
Un petit souvenir comme un petit mot,
Un souvenir dominical : un jeune américain
Avec une étudiante en philosophie, noire, probablement de
Cuba,
Dans un de nos cadres ovales : O, combien de hurlements
Parce que le tcha-tcha a terriblement plu à tous et à
n'importe qui

Et même si cela vous paraissait tout à fait évident,
comme la santé pour un homme sain,
La nuit après le jour (cette comparaison n'est pas très
Elle n'aurait pas dû me venir à l'esprit, juste,
Elle pourrait ne pas aller avec les terribles
Enchaînements, la pensée de ce poème, celle qui contient
ces vers)

Et même si tout cela est évident,
Les drapeaux pour les Mois et les Semaines
De l'amitié tchécoslovaquo-soviétique
Nous les laisserons sur les mâts,
Aux maisons, aux balcons, aux fenêtres loyales,
Même pour la visite du président des U.S.A. Ici on ne le
Sa femme peut en être sûre. liquidera pas,
Car la fillette du secrétaire devra lui réciter un poème
Et elle bafouillerait la pauvre,
Et d'ailleurs, à quoi bon ?

Et si cela était admis facilement : quoi d'extraordinaire ?
Ce serait ça, je pense, la paix.

L'air tout à fait pur, absolument pur,
Pas du tout symbolique,
Lui qui symboliquement devient irrespirable dans la
fumée des journées de travail,
Des journées qui suivent des nuits sans inquiétudes,
L'aspiration et l'expiration humaine,
Le temps des hommes, le temps ordinaire,
Un temps merveilleux pour engueuler et secouer le gamin
Pour frapper sous son nez le socle du globe terrestre
Le temps des hommes
Du combat des hommes. (1964)

Quarante-cinq ans après la mort du poète une superstition tenace s'attache à son œuvre et la pare du voile de mystères celés aux profanes. Au départ, il s'agit d'une erreur d'optique : on a vu en Khlebnikov un formaliste, l'abstrait, le poète du « zaoum », langage arraisonnable, inarticulé, dérivé des vociférations des sorcières et des « Am, stram, gram » enfantins. C'était prendre la partie — et une très petite partie — pour le tout. Le « zaoum » n'est qu'une facette du talent de Khlebnikov, l'un des *plans* multiples de sa création et l'importance de son œuvre est ailleurs. Mais l'habitude, ce « poncif dans la perception, plus dangereux que le poncif dans la représentation » (2) vient aggraver les choses et transforme un banal malentendu en acte de foi. Parce qu'il y a cinquante ans les poèmes de Khlebnikov déroutaient les critiques, on s'obstine à les tenir pour obscurs, alors que, depuis belle lurette, le temps a fourni la clef des énigmes. L'attachement au dogme de la « géniale obscurité » empêche de dépasser la forme, écorce éblouissante d'une œuvre profonde, et d'arriver à la pensée, pourtant exprimée avec force et clarté.

La complexité de Khlebnikov ne doit rien à l'ésotérisme. « Sa montre avançait sur celle des étoiles... ». Devancier authentique, vérifiable prévoyant de l'avenir, le poète devait exprimer des réalités futures. Pour cela, il lui fallait briser la gangue des mots de son aujourd'hui. Une sémantique entièrement nouvelle, « tordant le cou » au langage traditionnel ; une polyphonie de heurts et de chocs, tourbillons de formes et concassage de rythmes — en protestation contre « le Delamusic-Verlaine » ; enfin une extrême mobilité, jonglant avec le temps et l'espace, passant sans préavis du « je » au « tu » ou « ils » — tels étaient les principaux obstacles. (On y ajoutera une stupéfiante richesse de vocabulaire multilingue, le goût du mot à double sens et la malice du poète qui, par jeu, cherche à égarer le lecteur). Aujourd'hui, le mot créé, le mot-phrase de Queneau ne déroutent personne. Les « temps mêlés » et le champ-contre-champ où le « je » devient « il » font partie des moyens quotidiens du cinéma. De même que la liberté de construction de l'œuvre qui joue du rêve et de la réalité, use du contrepoint sonore et fait intervenir la voix de l'auteur au milieu de l'action.

L'obscurité disparue, l'ordonnance d'une œuvre apparemment chaotique se révèle : Velimir Khlebnikov, futuriste, surréaliste, dada et

(1) Les poèmes de Velemir Khlebnikov que nous publions sont extraits d'un « Choix de poèmes » traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer, à paraître en édition bilingue au cours du dernier trimestre 1967, dans la collection « La poésie des pays socialistes » dirigée par Henri Deluy, P.J. Oswald Editeur.

(2) N. Zorkaïa, à propos du cinéma, dans « Portréty », Moscou, 1966.

abstrait avant la lettre est un poète épique. Le premier poète épique de notre temps. Ses grands poèmes, « surrécits » faits de fragments autonomes, « récits au premier degré », ne sont à leur tour que des chapitres d'un tout infiniment plus vaste — une épopée de l'humanité. De la naissance de la Terre à l'avenir radieux de « Lodomir » en l'an 2222 le poète-témoin raconte la passionnante aventure de l'Homme, où les dieux jouent le rôle de comparses dépassés par les événements. La plaque tournante de l'action, le cœur de cette œuvre monumentale est la Révolution de 1917, véritable épopée dans l'épopée, dont « Le Présent » est l'un des chapitres.

Khlebnikov était, en puissance, toute la poésie moderne. On ne saurait surestimer son influence : la peinture, l'architecture et, surtout, le cinéma lui doivent au moins autant que la littérature. Il préfigura tous les courants de l'art contemporain (peut-être l'art de demain), jalonnant ainsi les sentiers de « son continent » — la poésie future. Nombre de ces sentes stellaires sont devenues des autoroutes, mais parmi ceux qui les empruntent, combien savent qu'ils se trouvent en terrain réservé, le « continent Khlebnikov » ?...

*O, perles prises à mes plus chers visages,
les revoir sur la marchande des rues !
Pourquoi ai-je laissé tomber cette liasse de pages ?
Pourquoi fus-je ce gauche hurluberlu ?...*

Si Khlebnikov éparpilla au hasard tant de perles, s'il fut le poète-Protée, changeant constamment de forme, c'est qu'il avait besoin de tous les plans de création, de tous les accords contradictoires, composantes de l'harmonie du monde moderne. Cette harmonie, âpre et puissante, le poète l'aimait. Comme il aimait avec ferveur l'avenir qu'il entrevoyait.

poèmes

velemir khlebnikov

manifeste des présidents du globe terrestre (fragment)

Là où nous serons passés
Londres, Paris, Chicago
remplaceront leurs noms par les nôtres
en signe de reconnaissance.

Khlebnikov, fondateur de « L'Etat du Temps » appelé à remplacer les « Etats de l'Espace » était le premier des 317 présidents du Globe Terrestre, savants, artistes, révolutionnaires, etc. (Le quorum ne fut jamais atteint).

Mais nous leur pardonnerons cette sottise.
 Cela, c'est l'avenir lointain.
 En attendant, mères,
 emportez vos enfants
 dès qu'un Etat apparaît quelque part.
 Jeunes gens, fuyez au galop, cachez-vous dans les grottes
 et dans les profondeurs de la mer
 si vous apercevez quelque part un Etat.
 Jeunes filles et vous, qui ne supportez pas l'odeur des morts,
 évanouissez-vous en entendant le mot « frontières » :
 elles sentent le cadavre.
 Songez-y : tout billot fut jadis
 un bon arbre honnête,
 un orme chevelu.
 Le billot n'est mauvais
 que parce qu'on tranche dessus la tête des hommes.
 De même toi, Etat,
 tu es excellent mot hors me-
 nace. Il a trois sons,
 il est commode, il a de la fraîcheur.
 Tu vivais dans la forêt des mots :
 cendrier, mégot, allumette,
 égal parmi les égaux.
 Mais pourquoi se nourrit-il de l'espèce humaine ?
 Pourquoi l'Etat est-il devenu un ogre
 et la patrie sa femme ?
 Ohé ! Ecoutez !
 Au nom de l'humanité entière
 nous entamons les pourparlers
 avec les Etats du passé :
 Etats, si vous êtes aussi magnifiques
 que vous aimez à le raconter vous-mêmes
 et que vous obligez vos laquais
 à le raconter,
 — à quoi sert cette nourriture des dieux ?
 Pourquoi nous, les hommes, craquons-nous entre vos
 entre les crocs et les molaires ? mâchoires,
 Ecoutez, Etats des Espaces !
 Voilà déjà trois ans
 que vous faites semblant de croire
 que l'humanité n'est qu'un gâteau,
 un biscuit sucré qui fond dans votre bouche.
 Et si le biscuit se mettait à sauter, tel le rasoir, et à dire
 Et si on le saupoudrait de nous « maman ! »
 comme d'un poison ?...

Sied-il au Monseigneur Globe Terrestre
(que sa volonté soit faite)
d'encourager l'anthropophagie communautaire
à l'intérieur de ses propres limites ?
Et n'est-ce pas servilité grande
de la part des hommes, en tant que mangés,
de défendre le Mangeur suprême ?...
Si les Etats sont mauvais,
qui de nous lèvera un seul doigt
pour ajourner leur sommeil
sous l'édredon « à jamais ».

21 avril 1917

le présent (extraits)

I

Penché sur le blanc crépuscule de la Néva,
accoudé à l'appui de la fenêtre
se tenait le grand duc :
« J'aimais
des chaumines villageoises la pénombre,
et la blanche chambrette,
et sa frange de chaume,
houppe de paille noire et pourrie,
et l'Ukrainien au seuil de sa maison.
Malgré cela, le cri « à bas les tzars »
harçèle et brûle ma conscience...
Moi — feuille la plus haute
de l'arbre des tzars,
j'entends des coups dessous la terre,
un sourd grondement souterrain.
Quelqu'un nous cogne à coups de hache,
les feuilles tremblent
et les corbeaux s'envolent au loin.
Chut ! Je le sens, demain ou aujourd'hui
l'arbre va s'écrouler à terre...

2

VOIX ET CHANTS DE LA RUE

Les tzars, les tzars tremblaient,
les tzars, les tzars tremblent !

A la co
à la cognée
les seigneurs,
à la co
à la cognée
les tzars,
le tzar.
Le peuple
le peu
le peuple
forgeron,
mar
marteleur,
le peu
le peuple
prend,
il prend,
il met
le peuple
marteleur
les tza
les tzars
sous la cognée.
Qu'ils s'a
paisent
en Sibérie,
dans les
les neiges blanches si
bériennes.
Le peuple prend
les maîtres,
les seigneurs,
il prend
le tzar blanc,
le tzar blanc ! Le tzar blanc !
— Le tzar !
Et nous ? — Nous regardons, et nous, nous regardons !
Les tzars, les tzars qui tremblent !
Eux, eux ils tremblent !

LE GRAND DUC :

Quoi, cela commence ? (il regarde la pendule)
Oui, c'est l'heure !

VOIX DE LA RUE

Qui va là ?

— Des hommes !

Hé, dieu sur le plat !

Servi.

— Aux pommes !

Sur le ventre le bon dieu !

Feu !

— Une mouche de moins !

Sabre au flanc !

— Au temps !

Des yeux de verrat,

un cochon en melon.

— Salut ! On t'enverra

du plomb.

Un prêtre !

— Enchantés ! Jetez-y

des sous cramoisés !

— Tiens, un galonné ! Bien du plaisir !

Toi, tu es blanc, la balle, elle est rouge !

— Un flic sur le toit bouge !

Haussez le tir !

Dieu sur la panse !

— Dans le même sac cette engeance !

La place se nettoie !

— Fusil, voici de la nourriture pour toi !

Rouge doublure.

— Sans bavure !..

A la lucarne une mitrailleuse se glisse !

— En avant ! Par l'escalier de service !

Brigadier-flic !

— A pic !

Toi, blanc brassard !

— En pleine poire !!!

Sont couchés comme des bûches, en rang...

En a-t-on démoli... Du sang.

Au milieu des pointages enragés

passé une sœur un peu dérangée

qui chante quelque chose du « Prince Igor »

— Balle à la rattrapade ! Gagné !

Elle aussi s'endort...

Ils vont — point de mire au sourcil.

— Halte ! C'est ici

le Jugement Dernier !...

Roule,
roulement du tonnerre,
brûle,
brûlent les beaux palais.

Ohé, flemmards ! Comme des maîtres,
le long du jour vous ronflez.
De vie tzariste, peut-être,
l'ombre expirante vous plaît ?
Ou de la cravache antique
le cinglement vous est doux ?
Les campagnes faméliques
dans les griffes du scorbut ?
Enfilez vos défroques
pleines de poux, et de trous, et de taches !
Les seigneurs sont à bout,
ils sont déjà couchés sous les haches !
Allez, les moustachus
et gamines mendiantes !
Apportez des hachoirs
et de la poudre en tas !
Frères et maris !
A qui le couteau manque
a de la mort-aux-rats !
Citoyens de la ville
du fumant crottin,
les couteaux vous crient,
vous cherchent les surins !
Ils veulent, les couteaux,
avec les aristos
badiner un brin.
Baiser les rupins,
câliner les rupins,
glissant du tranchant
chatouiller les cous
— et pas moyen sans vous !..

LE CHANT DU CRÉPUSCULE

Dieu est témoin :
de vivre il n'y a plus moyen.

Les seigneurs nous ont eus, nous ont eus !
Nous ont bus jusqu'au bout.
Les vieilles titrées,
les vieillards décorés
il faudrait les chasser,
tout nus les chasser
comme bétail ukrainien
la noblesse hautaine,
le troupeau des titrés,
tous à poil les mener,
les gras et les vieux,
les jeunes et les fluets.
Et que siffle le fouet,
et qu'il tonne dans les cieux...
Pas de trêve ! Pas de trêve !
On en crève ! On en crève !
Il faudrait les parquer,
tous les nobles titrés,
les en-place de l'empire,
il faudrait tous les voir
du côté de l'abattoir.
Qu'on respire ! Qu'on respire !
Dieu est témoin :
de vivre il n'y a plus moyen.
Le luron-combattant
fera jaillir son sabre !

II

Le surin va bien !
Le tonnerre roule.
Va bien, du surin !
Les palais brûlent.

1921

Le poème utilise largement les chants et refrains populaires. Le titre « Nastofachtché » signifie « le temps présent », mais aussi « le vrai-l'authentique ». Ville du fumant crottin - décharge publique de Pétersbourg, le « pré chaud » où gîtaient les miséreux

chaque matin

Chaque matin ma boîte à lettres est pleine de tracts qui me chiffonnent : adhérez au mouvement de la Nuit ! Votez pour Dieu ! Tous unis dans la chose !

Plus tard, le facteur m'apporte une poignée de billevesées pires — que je chiffonne.

Entre-temps, j'ai fait le café, lavé les plaies, morigéné les chiens et ri avec le merle. Repris du service, quoi !

même thème, ou presque

Je n'ai pas dérivé d'un pouce
Cette nuit.
L'eau non plus, qui monte monte
A petits pas
Dans mon bouquet.

Ah, vraiment on se la coule douce
Nous deux ma mort.

Et nous voilà devant toi
Matin
Exactement fidèles
Au tremblement des vitres
Au fin sifflet du gaz
A la Fidélité.

bonne sainte verrue

Sous le pont de béton un marché de plein vent —
Pas un brin d'herbe mais des bas de femme volent
Le marchand roule l'air et la toile est écrue —
Recommence, il suffit, l'homme né bon, l'enfance
Et tout le vieux toutime auquel on ne croit plus

blason

à Raoul Bécousse

Blason, le mien, grand soleil, mur chaulé
Eclaboussé du sang que j'ai craché
Et puis de l'air jaune comme Judée
Et puis contre le mur où j'ai craché
La pioche bleue que mon père a forgée
Bien autrefois, couvert de son écu de cuir
Et puis on le saigna dans la boue militaire.

Blason, le mien, des mains vieilles qui bougent
A peine au creux de la dorne empesée
Telles des animaux qui tardent à mourir.

Blason, le mien, des cheveux blonds qui poussent
Sous de la terre
Où je n'ai pas le droit d'aller pleurer.

et moi aussi...

Et moi aussi comme les autres
Je fais l'histoire
A petits coups de bec dans la peau morte
Du bon bois vert
Où sont les vers

Et moi aussi comme les autres
J'en suis déjà à plangorer dans les éthers

Et moi aussi comme les autres
Je donnerai ma vie pour toi sans une plainte
Polyester !

Mais pour un feu qui prend mal, à Solutré,
Je tremble
Et pour un Juif oublié par Esther

C'est là ma solitude et ma misère
Mon tas de pierres

Entends les flèches du sang. Les dieux scellés dans un marbre mémorial chantent les morts dessous tes épaules halant notre barque nue — et c'est un massacre de tiges sous le ressac de tes reins.

La terre s'enivre de ton âge et de ton vin si pâle — jeune vigne verte amère à la bouche qui te mord ! — la terre ouverte sous le pied nu des corybanthes comme une femme sous la paume,

et toi entre mes mains et le feu lointain du pétrole sur la mer ô ma proie vivante au cri d'émail comme l'éclat rapide de l'épeire.

Ma proie dont je meurs les heures mangées sur mes lèvres. Chaque fois la terre se creuse plus profond autour de toi et c'est orphée sans retour pénétrant son passé — et pas à pas ton souffle efface la trace de ce qui n'a pas encore été.

Je m'endors sur l'épaule de ta mort comme l'eau jamais lasse épousant la terre ton nom secrètement crié dans chaque chair que je mords.

Qui veux-tu que je livre à l'épeire épieuse dans son étoile de salive ? Il n'est plus rien que se perdre, arrachant les robes rieuses de la mer comme j'arrachai tous les visages pour apprendre le tien.

Il n'est plus rien que la terre, et la brève gloire marine qui te vêt d'écume et de miel — et je demeure, orant de l'impossible futur déjà révolu que protège la brume des lagunes.

Si tu rêves encore — ton visage de soleil comme le feu sur la mer — te souviendras-tu de ma course folle pour étreindre ton corps et pour m'étendre à l'ombre de ton ombre !

Et si ton souffle passe encore sur l'herbe et l'eau des lagunes qu'il lui souvienne d'une patience lentement suppliciée — et qu'il vienne alors aider au lent épiage des mots dans le champ de mémoire.

(fragments d'une suite)

poème

*Le soir
carreaux des toits le beau sarrau
comme elles en ont les filles, les petites
en Bretagne où j'allais
la fenêtre
barreaux de moi
comme pour se moquer d'un qu'on enfermerait
la ville
boisseau de croix
bourreau
et trois taureaux
là qui passent dans ma tête
comme en Bretagne du temps où elle était petite
l'oubli
il pleut sur moi de noirs sirops
... j'aurai la langue amère
du sperme sur les doigts
comme en Bretagne du temps que je ne savais pas
que le sperme est joli sur les hanches des femmes
quand on se l'imagine
la lande
comme elles ont grandi les filles, les petites
Chateaulin s'endort à six cents kilomètres
qui suis-je à Paris où se mettre
je vis maltraité orphelin
ignoré dispersé adulte sans saveur
le retour
je me vois en Bretagne
ah m'y plaindre et je m'insulte
la mémoire
le temps
le temps s'enroule.*

désespérance

*L'ennui
corps profond*

*qui me fait près du tien
sourire
est matériau dans ce jour
que les jours sans toi sont
maigres
quel monde vide
d'amour*

(un jour, une heure)

sur la berge d'attente

*Gens du Pays
patience
je reviendrai occuper ma maison
à ma mère je dis :
je n'ai pas de pays
pas de mère
je cherche un toit,
c'est ma génération qui va
chez soi
quelque part
on rêve
je veille
le soleil se lève aussi
à ma mère je dis
j'ai perdu tout souvenir
en cette nuit précaire
c'est ma génération orpheline
se lève-t-il
gens du Pays
des maisons
peuple inconnu
se lève-t-il sur Da-Nang
je dis que c'est impossible.*

Paris, le 12 Février 1966

contact

à Victor L.

*Il n'est personne
alentour
je sommeille dans la mêlée
les autres hommes
ont des mêmes mots*

*pour se situer
d'humbles mots
qui leur vont mal
gris
ça ne leur suffit pas
pour s'épauler
puisque j'ai froid.*

Juillet 65

cela

*Je cherche la casse
prends ;
les formulaires
Zola n'accuse plus
cela le rêve à tant pour cent
le chien se cache sous la table
huit mille soleils
autant de degrés centigrades
que d'hommes et de chiens réunis
et l'on veut que je sois poli
communiste polissé
ou que je sois, to be
si j'agace ma petite blessure
dans mon coin petit
si je la berce
je dis que j'ai trouvé :
tout est cassé.
de la brisure s'en vient octobre
urgent.*

LES MANUSCRITS NON RETENUS NE SONT PAS RENVOYÉS.

POUR TOUTE CORRESPONDANCE,
JOINDRE UN TIMBRE POUR LA REPONSE.

*La lourde meule de granit et sa tangente odorante, la terre affa-
mée de nos os, découpent un soc de lumière.*

*Là survit l'épi. L'herbe frissonne ou tremble, acquiesce ou se
dédouble ; il fructifie.*

*Le flanc de la pierre bougera comme un soleil et l'écrasera.
Mais le coquelicot, le bleuet et l'anémone auront, près de lui, aimé
l'air qui les tue.*

CASA DE LAS AMÉRICAS

REVISTA BIMESTRAL

Colaboraciones de los mejores escritores latino-americanos, y
estudios de nuestras realidades.

DIRECTOR : ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR

Suscripción anual, en el extranjero :

Correo ordinario : tres dólares canadienses

Por vía aérea : ocho Dólares canadienses

Casa de las Américas, Tercera y G, El Vedado
La Habana, Cuba.

Le paysage c'est pour toujours mais jamais immédiat. La parole est née le feuillage écarté d'abord tes genoux belle lenteur crispée de l'arbre partout, l'ombre l'ombre qui perd son audience entre tes jambes, et la pluie qui éclaire ta bouche pas longtemps ; ta main, c'est tout qu'elle veut retenir, le désir... mais bleu pur le marécage s'éloigne sans retour et nous nous refigurons enfants matinaux dans d'étroits et lents chemins de ronce.

Il y avait à peine de vent aux arbres le forgeron pensa avoir déjà vu cette feuille de feu. Il y avait à peine de vent le regard du beau forgeron trembla.

Dans sa porte les martèlements de l'hiver la caresse à l'écorce douce trop secrète la bête épuisée à l'approche des bois brumeux ramassée : il avait aimé tout cela, il n'allait pas hésiter retourner pour une fille qui enlevait plus que son sarrau quand mer et orge se mutent vertigineuse étoile.

Le pays, ses villageoises au sein fruité qui naît à demi-lumière, l'odeur de terre d'automne dans le pain étaient devant, pas tellement plus loin que la nuit.

la mort de ceux qu'on aime

Il n'était plus à mes pieds mais dans mes bras Shakespeare - que j'avais appelé aussi Mabête ou Macbeth - mort dans mes bras presque aux premières feuilles d'automne pas loin non plus d'un voyage dont je savais qu'il conduirait à une campagne de pluie et d'aube. Tout n'est-il pas subordonné à la circonstance à la conjonction temps - géographie ? Il est toujours vain d'accorder plus d'importance au sujet dit animé qu'à la tasse ébréchée où tu buvais ton lait car la tasse est toujours elle-même, elle veille, plus toi ! C'est probablement la nuit, à Paris le jour aux néons la pluie que Shakespeare redoutait sauf quand il était délaissé. Macbeth, je le savais depuis le marronnier de mon enfance Mabête je le savais depuis le blanc hôpital et à Alger dont on reparle parfois je le savais au moment où je vois la ligne blanche qui part de ton cou,

forme ton épaule que je mords les yeux grands. Mabête refroidit assez lentement dans mes bras. Il me regarde encore je regarde le plafond Mabête est presque froid maintenant, ce soir des femmes aux bougies ou aux lumières atténuées veillent leurs morts. La mer ne se déchaîne plus pour si peu il y a longtemps qu'Antoine a quitté les étoiles de sa chambre sa femme et le désert. Il en est maintenant à la légende. Mon bras doit être bien vivant tu n'as jamais été aussi froid demain je lirai ma chronique sans toi - je t'apporterai un chrysanthème - près de la boutique où tant tu pissas.

Ton assiette n'est vide qu'à moitié où es-tu maintenant Macbeth ? J'enfouis ma figure dans ton cou dans tes poils roux et blancs...

Vingt ans avec quatre murs où l'on s'arrache les ongles. C'est extraordinaire ce qu'une bouche revécue peut contenir d'adieux, de filles humides de terres où naît l'enfance de pierres chaudes d'espoirs dans le désespoir... Ils l'avaient condamné, pas compris et ne le comprendraient jamais.

Une femme ventre encore chaud de la nuit ici ailleurs fait sa lessive dans le ciel. Lui plus qu'un autre cet instant renaîtra dans notre mémoire quand à la dérive feuille et terre d'automne cogneront notre porte. Vision d'une table que vous desservirez dans la forêt belle racine de vos yeux sur l'envers du feuillage des chênes. Le marronnier est très jeune pourtant à son pied ne recrieront plus les poèmes de Pierre Morhange.

Te verrai-je jamais debout contre la première fumée de l'aube, mon grand-père de Saint-Aubin-des-Bois ?

T'assistèrent mes ombres les milliers de mes ombres pour
 le service de chacune image une ombre soit
 débordant de l'école de la fenêtre du placard une
 ombre de la substance parfaite de l'ombre

Comme les chambres s'ingénèrent à coups de nuages disperser
 ou la glace rompre dans l'ovale de la pierre mes ombres
 de toute part d'attention mes ombres te suivirent milliers
 de mes ombres

Se mirent dans ton ordre se réglèrent de ton pas furent
 tes couleurs milliers furent ta livrée furent ton manteau
 tiré dans la boue

Une ombre te devêtit une ombre t'emporta une ombre
 aussi fut ton soleil une ombre te regardait ne pas me voir

fit quelques pas à tes côtés plongea dans le soir extérieur
 s' inclinant contre la nuit ombre de mes milliers
 d'ombres non visibles

ombre de la substance sèche de l'ombre ombre contre
 le vert et le rouge de ta vitre

A la faveur du feu quel est ce feu qui favorise si le feu
 d'avance vert mais résumé tirant la langue pour sa
 carotte de bois

dans le feu entravé son hélice son bourdon à volutes
 feu si le feu variant d'un mur à l'autre s'attachant
 à des lignes gorgones brousses

à la hotte du feu feu oui le feu brochant dans l'air arrière
 sifflant sur l'eau l'air au feu volet

au gré du feu quel est ce feu à ras le feu oui le
feu déjà grisonnant enrôlé à la faveur

du feu tu tourneras entre les quatre volants des murs
dorée à toutes ailes dorée au feu

à la verdure du feu tu couvriras le feu que je
garderai seul



Tu diras qui est-ce moi et qu'y a-t-il de moi comment
me reconnaître où suis-je née que faisais-je quels
étaient mes yeux enfin mes yeux leur hauteur quel noir
quels cheveux lâchés comment et quelle robe dans quelle
quelle étoffe

Et qui ne suis-je pas suis-je moi comment pourquoi
pas hélène alors mandetta iseut la noire aréthuse ou
mahaut suis-je la domna soisseubuda et « tu »
« toi » qui est-ce à quels mots me lever quels lieux
enfin de moi même et même si

Je reconnais une porte un lit le geste d'une vague qui
le saura qui connaîtrait ceci de moi que je savais mais
rien n'affleure ne précise rien ne communique

et tu diras mais est-ce toi ce je sans corps ce regard
dénervé celui qui me parle d'ailleurs toujours de
haut de loin ce paysan pétri de plantes ce fou d'herbes

est-ce de nous qu'il s'agit est-ce le moindre amour sans
gestes sans naissance sans métier quel désert est-ce là

quel monde hors le temps quel jeu pourquoi
diras-tu pourquoi ces nus à la rivière ces soleils
ces loires ces chances



Un moment central un lieu plus proche de la vie en
cherchant bien en approchant par les rues en devenant

boule noire dans le noir boule verte dans la mer un
quelque part où advienne la vie amène

une vérité dans les choses un pourquoi le dessin de la
feuille le piétinement des mots une vérité dans les crayons
dans les hublots comme glace et glacier à plat la main
à tenir ou tombant de la bouche

une forme pour les plaisirs une pour les pensées toujours
par le noir et par le blanc tire la ligne du drap soleil
des murs à l'écriture phénicienne

un monde cerné des avenues derrière les cloisons un ordre
dans les regards dans la succession des pierres un temps
de passe bruit de passe froid intelligible

une douceur à être ensemble à rester ensemble sous un
toit qui retient la neige une année ronde des litres et des
livres ce qui n'est pas dit n'est pas à dire

ce qui n'est pas digne du silence n'est rien que le
temps marque d'un silence

—

T'approcha mon silence le tesson de mon silence dans la
nacelle d'aucune abeille dans aucun verger à grosses gouttes
fruitières mais dans la lice du lit charbonneux

mon silence de montagne de verrou comme nul arbre
populeux ne laisse dans la cosse fourmillante du sol nul
répons ne ménage à l'orgue paonné sous la voûte mais

un silence de fourrure de gouttes méticuleusement effacées à
l'oreille au silence déplacé comme une lampe sur de l'eau
mon

silence t'étendit mon silence t'écouta avec un bol pour tes
seins avec l'amuissement de tes cheveux et de tes jambes
mon silence m'emporta dans tes yeux

I

Sous la rumeur inconciliable,
il reste une poignée de digitales,
comme le sens jamais détruit.
A celui qui voyage égaré
ne se confie que la pierre,
le fleuve en étranger,
la moisson que déjà serrent les gerbes.
Mon œil admet la fuite des couleurs
comme son plus nécessaire abîme.
Mes bras ont des instincts de branches qui s'écartent
lorsqu'une trop forte pesée
ne promet plus d'êtreindre.
Je ne sais quel appel rend plus blanche la route.
Il se pourrait que des traces dirigent
au terme d'un vieux désir anéanti...
ou même, une forêt couve la douleur
à l'endroit de tes hanches,
ou bien, l'harmonie remplit les nasses de la nuit,
une longue note accoutume l'impasse,
l'assemblément convertit la fureur dispersée
et nous sommes une limite qui se rejoint
dans la progression de l'osier mûr.

II

Posés dans les distances
avec un tourbillon qui les dessine,
les monts couvrent l'abîme
de toute la hauteur différente.
Certains les connaissent
pour avoir mis le pas dans la neige
illuminant les traces de leur exil
d'un tenace repentir.
Et les derniers vaincus dorment au village
entre la faïence et la verveine.
Ils usent l'heure jusqu'à la toison noire de leurs yeux,
rêveurs de glaces et de tortures
devant les enfants morts
qui les regardent faire.

dédicace

Où l'on ne compte plus en jours
Mais nous étendre
Un enfant
Comme une fusée d'homme
Et qu'il tourne parmi nous
Des arbres des maisons vivre et nous parler
Nous nous donnons
Un autre ciel

Je voudrais tant que les choses coïncident
(Mais
Pourquoi me justifier)
Les souvenirs
Se déplacent
Réalité réduite aux instants
La radio pour avoir l'heure
Les livres pour les classes d'aujourd'hui
Je fais moi-aussi glisser le temps
Comme une porte de placard
Contre l'autre
Dessous de tiroir
Silence d'à côté
Rebord

L'un, temps enrayé, comme s'il ne pouvait plus que serrer les jours contre lui. Compter sur ses doigts : gestes, parole, ouvrir une lettre, rire et entendre, et mémoire, empreinte de silence, disait-il. Compter sur les mots, sur les fenêtres quand il marche. A quoi rêver ? Gestes, comme un vêtement d'enfant qui a grandi trop vite ? Hiers, pareils à ces branches de fleurs, en hiver, qu'on vend au

poids ? Parole, étendue de femme ? « Oh réalité ! déblai de neige et de terre, des choses qu'on a jetées, d'hommes, de décombres, de murs et de caves, petit talus d'amour, défi de trêve. *Eh ! poils aux jambes, la belle ! — Eh, rouquin !* » Il lève les yeux, il sait se répondre. Le présent tourne-t-il comme un cœur quand on a couru longtemps ? Becs de grues excavateurs on s'appelle d'un chantier à l'autre on dresse des arbres sur les toits encore inachevés on allume on se rassemble

P R O M E S S E

REVUE DE CULTURE ET DE POÉSIE

N° 18

14, bd de Verdun, 86 - Poitiers

LE LANGAGE POÉTIQUE : Jean Cohen par Michel Deguy, Michel Deguy (Actes) par J.-L. Houdebine.

POÈMES

Andrée Barret, Georges Bonnet, Henri Poncet, Serge Roux, Guy Scarpetta, Jean-Luc Steinmetz, J.-P. Verheggen.

Notes critiques : à propos de Marcelin Pleynet, J.-L. Steinmetz, Roger Giroux.

Etude : Amers de St-John Perse par Yves Vadé.

Abonnement : A la revue : 20 F. A la revue et deux recueils parallèles . 30 F. Soutien : 50 F.

C.C.P. A.M. Houdebine — Limoges 978-98 L.

En tentant de retrouver la genèse de son Paysage le plus heureux, celui où les éléments individuellement hostiles ont été « changés au bien » grâce à l'image poétique qui les combine l'un à l'autre, neutralise leurs menaces, et crée à partir d'eux le lieu magique de l'équilibre et du bonheur, tenter de définir la réussite contradictoire de Baudelaire, homme de désespoir, poète heureux...

La première partie de cette étude (La terre dangereuse — Ambiguïté de l'élément liquide — Moïse frappant le rocher — Bonheur de l'expansion) a paru dans le n° 34 d'Action Poétique.

DANGER DE L'EXPANSION

Mais alors, si le bonheur est dans cette possibilité d'extériorisation, d'extase de la vie, pourquoi l'eau sous la forme de la mer infinie pourquoi les parfums devenus l'immense espace aérien, deviennent ils source de danger et de vertige ? C'est que l'extase de la vie, cette échappée heureuse de l'âme et du corps hors de leurs limites, si elle conjure la pétrification de l'homme, si elle permet aux « chrysalides funèbres » (83) de prendre un merveilleux essor, contient en elle-même son gouffre... L'expansion heureuse est un état d'équilibre presque insoutenable entre la perpétuité de la richesse intérieure et les dépenses de la vie. Or, pour que cette expansion reste heureuse et ne devienne pas crime contre l'intégrité du « joyau enseveli », il faut être assuré que le « sachet » reste « toujours frais » (84), qu'il n'y a pas perte irréparable de substance...

Le bonheur de Baudelaire n'ira donc presque jamais sans terreur. Dans L'AMOUR ET LE CRANE (85), on voit l'expansion heureuse de l'amour devenir terrifiant éparpillement du capital de l'homme :

Car ce que ta bouche cruelle
Eparpille en l'air,
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair...

Dans LA DESTRUCTION (86), les paradis artificiels, amour compris, loin de mener le Poète vers l'infini, l'éloignent du regard de Dieu, et le conduisent

(83) Le Flacon p. 45.

(84) Hymne, p. 146.

(85) L'Amour et le Crâne, p. 113.

(86) La Destruction, p. 105.

Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes...

LA FONTAINE DE SANG (87) est une autre image de cette abominable déperdition de vie que peut devenir l'extase de la vie : le sang s'échappe du corps par une plaie invisible ; c'est un sang vivant et fécond, mais sa source va se tarir : par un de ces retournements des valeurs dont toute la poésie de Baudelaire est hantée, la prodigalité conduira au même malheur de sécheresse et de vide que l'avarice dans la vie de Spleen... ; c'est encore ce même mouvement dialectique du bien au mal qui donne naissance à l'image des terres inondées dans le poème L'ENNEMI (88). La terre sèche était, nous l'avons vu, la terre stérile par excellence, et l'eau lui apportait « les fleurs » ; mais voici que les terres trop abreuvées deviennent elles aussi stériles :

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait sa vigueur ?

Eparpillement, destruction, écoulement terrifiant, stérilisation voilà l'envers de l'extase de la vie, la preuve que cette extase est coupable ; et en effet, de même qu'il berçait « l'esprit enchanté » au-dessus du gouffre, c'est « Satan Trismégiste » encore, qui pousse l'homme à confondre la vie et l'expansion de la vie :

Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste (89)

L'HORREUR DE LA VIE

De là cette véritable hantise, que les journaux intimes nous livrent sous mille formes, de la concentration, synonyme pour Baudelaire de vie régulière et d'hygiène rationnelle, de travail (ce travail qui produit une richesse extérieure en accroissant la richesse intérieure), de chasteté et de prière :

« De la vaporisation et de la centralisation du MOI, tout est là (90) ».

« Le goût de la concentration productive doit remplacer, chez un homme mûr, le goût de la déperdition (91) ».

« Vaporisation », « déperdition » ...ailleurs encore la mort amoureuse devient non plus « extase » mais « décomposition » (92)... il semble que les mots qui désignent l'appel dangereux de la vie doivent

(87) La Fontaine de Sang, p. 109.

(88) L'Ennemi, p. 15.

(89) Au Lecteur, p. 5.

(90) Mon cœur mis à nu, p. 1271.

(91) Fusées, p. 1247.

(92) Fusées, p. 1249.

effrayer et non plus séduire comme ce magnifique mot d' « extase ». Ainsi se manifeste le mouvement de recul, le réflexe de défense de Baudelaire devant les dangers de l'expansion heureuse, cette horreur de la vie qu'il affirme avoir éprouvée en même temps que l'extase de la vie, dès son enfance (93).

PREMIER COMPROMIS

Etre, et ne pas être... C'est à cette double sollicitation que tentera de répondre le paysage de compromis qui juxtapose l'eau à la terre ; il permettra à la concentration immobile de mimer un départ pour l'infini, et d'échapper ainsi aussi bien à l'engourdissement de l'inaction qu'aux dangers de l'action... d'allier, comme dans N'IMPORTE OÙ HORS DU MONDE (94)

le repos, avec le spectacle du mouvement.

LE GOUFFRE DE L'AZUR

Mais le gouffre de la vie terrestre, et celui qu'aurait dévoilé le voyage, étant ainsi conjurés, il reste à affronter l'azur, la provocation incessante de « l'inaccessible azur »... (95)

« Bleu, clair, profond » (96), « cruellement bleu » (97), d'une « limpidité » qui « exaspère » (98), « feu clair qui remplit les espaces limpides » (99), l'azur est le domaine du Beau, de l'Idéal : il est

ce beau diadème éblouissant et clair (100)

fait de « pure lumière »

puisée au foyer saint des rayons primitifs (100).

Il représente l'étape suprême de l'expérience poétique, celle qui ramènerait au jour le joyau enseveli, et qui signifierait pour le Poète l'accès à la connaissance. (Cette connaissance, cet « Arbre de science » (101), dont, en désespoir de cause, il réclame à Satan la jouissance (101, 102) ...).

L'azur, que l'homme appesanti par le péché désespère d'atteindre,

-
- (93) Mon cœur mis à nu, p. 1.206.
(94) N'importe où hors du monde, p. 304.
(95) L'Aube Spirituelle, p. 44.
(96) *Mœsta et errabunda*, p. 60.
(97) Le Cygne, p. 81.
(98) Le Confiteor de l'artiste, p. 232.
(99) *Elévation*, p. 10.
(100) *Bénédiction*, p. 7.
(101) Les Litanies de Satan.
(102) Hymne à la Beauté, p. 23.

(Pour soulever un poids si lourd
Sisyphé il faudrait ton courage, (103)

*devient donc le symbole d'une terrible et destructrice tentation,
l'appel d'un nouveau gouffre où se répétera la chute du péché originel*

Des cieux spirituels l'inaccessible azur
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre
S'ouvre et s'enfonce avec l'attrance du gouffre (104)

*C'est ce gouffre qui a eu raison du savant Docteur de CHÂTIMENT
DE L'ORGUEIL (105); c'est lui encore qui tire ces plaintes du Poète vaincu
(105):*

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus ;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées

C'est grâce aux astres non-pareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleil.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse (106);

*Isis ne sera donc pas contemplée... Ou du moins pas directement.
Il faut laisser le voile, brume légère, nuit doucement transparente
prisme, miroir, entre l'homme et la vérité...*

LA PRIVATION DE L'AZUR

*Mais que ce voile s'épaississe, que la lumière trop éclatante se
charge d'humidité et de ténèbres, que l'azur se métamorphose en un
« ciel bizarre et livide » (107), « bas et lourd » (108), qui verse sur le
monde « un froid ténébreux » (109), ou une brume opaque, et c'est un
nouveau malheur, un nouvel emprisonnement dans cette « vaste pri-
son » du Spleen (110), dont le « couvercle » infranchissable interdit à
l'âme tout élan vers l'Idéal... Ici encore le choix est impossible: l'âme
ne peut ni accepter sa prison et renoncer à l'azur, ni affronter direc-
tement cet azur mortel.*

(103) Le Guignon, p. 16.

(104) L'Aube Spirituelle, p. 44.

(105) Châtiment de l'Orgueil, p. 19.

(106) Les plaintes d'un Icare, p. 173.

(107) Horreur Sympathique, p. 73.

(108) Spleen III p. 70.

(109) Spleen I, p. 68.

(110) Spleen III, p. 70.

LA SPLENDEUR

Ce n'est donc de toute façon qu'à travers ses reflets que la lumière pourra être connue et connue dans le bonheur. Aussi toute l'œuvre de Baudelaire est-elle habitée par la lumière irisée, diffusée, reflétée la lumière de la splendeur. Les yeux, et surtout les yeux pleins de larmes, seront, comme les ciels brouillés, dépositaires de cette lumière à l'échelle humaine qu'est la splendeur (111) : miroirs « obscurcis et plaintifs » (112), certes, mais miroirs suffisants pour dispenser à l'âme la lumière supportable. A tel point que certains yeux, bien que « diamantés », bien que « splendides », mêlés de métal et d'agate, « étoilés d'or », restent encore trop directement éclatants et provoquent la même souffrance que la contemplation directe de la Beauté : ce sont eux que les larmes pourraient heureusement adoucir, obscurcir :

Si quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles (113)

A la limite, c'est à travers l'obscurité elle-même, rouge sur noir, que se révélera le plus intensément la lumière heureuse :

Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre... (114)

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses... (115)

ou noir sur noir :

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé... (116)

image encore timide, que reprend audacieusement le vers des TÉNÈBRES (117)

C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse.

et surtout, explicite et allant jusqu'au bout de la magie, ce passage d'UN HÉMISPÈRE DANS UNE CHEVELURE (118)

« Dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical »

(111) Ciel brouillé, p. 47.

(112) Bénédiction, p. 7 ; L'Invitation au voyage, p. 51 ; La Géante, p. 21 ; Le Flambeau

(113) Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive, p. 32.

(114) Les Bijoux, p. 141.

(115) Le balcon, p. 34.

(116) Rêve Parisien p. 96.

(117) Les ténèbres p. 36.

(118) Un hémisphère dans une chevelure, p. 252.

repris, (ou bien c'est l'inverse), dans les deux vers merveilleux, inégalables, de LA CHEVELURE (119)

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond...

Grâce à ces expressions extrêmes du thème de la lumière retrouvée, nous comprenons mieux le rôle d'écran (dans le sens de « l'écran de cinéma », qui isole de la réalité et ramène à la réalité) que jouent, dans l'œuvre de Baudelaire, les scintillements, les étoilements, les irisations; les paillettes, les émaux, les diamants; les reflets et les miroitements; il s'agit, en dernière analyse, d'une théorie de la connaissance toute platonicienne, que déchirent ici et là des éclairs de révolte ou de désespoir...

Nous ne serons donc pas surpris de voir apparaître comme élément nécessaire du paysage heureux, cette lumière, qui pourra être éblouissante, mais non éclatante... Pas de source unique et blessante en effet pour cette lumière de compromis, mais une diffusion à travers un prisme: air légèrement brumeux, larmes, jet d'eau... ou un reflet sur un miroir, de préférence un peu assombri: les yeux encore, les meubles polis, la peau sombre et lisse, la nuit elle-même, et surtout, surtout, l'eau horizontale, l'eau presque immobile de la mer protégée, l'eau du port:

« L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares, sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser » (120).

« LE RÊVE PARISIEN »

C'est peut-être dans LE RÊVE PARISIEN (121) que se trouve résumée de la manière la plus satisfaisante la deuxième étape (terre — eau — lumière) de l'accomplissement dans l'œuvre de Baudelaire, d'un paysage heureux; il faut citer en entier ce curieux poème (dédié, et ce n'est pas hasard, au Peintre Constantin GUYSS) où les quatrains se font écho l'un à l'autre en une insistance volontairement monotone, chacun de ces quatrains étant l'esquisse du tableau — d'un des tableaux — qui pourrait rendre picturalement l'intuition du Poète:

1. De ce terrible paysage
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

(119) La Chevelure p. 25.

(120) Le Port, p. 292.

(121) Rêve Parisien, p. 96.

2. Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avalis banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier
3. Et, peintre fier de mon génie
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.
4. Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat et bruni
5. Et des caractères pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.
6. Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.
7. Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;
8. C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques, c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !
9. Insouciants et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamants.
10. Architecte de mes féeries
Je faisais à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté ;
11. Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.
12. Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

13. Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté !
Tout pour l'œil rien pour les oreilles !)
Un silence d'éternité.

Au point où nous sommes parvenus de notre analyse, nous reconnaissons aisément dans les quatrains trois à douze les éléments de ce « Paysage de compromis » que Baudelaire, « architecte de ses féeries », essaie de cerner ; d'abord la terre concentrée, marbre, métal, sous toutes ses formes : escaliers, arcades murailles, colonnades, quais, « pierres inouïes », rayon cristallisé... L'eau ensuite, enchâssée dans la pierre, et semblant émaner de la pierre : bassins, cascades, cataractes, étangs dormants, nappes d'eau bleue, flots magiques, océan dompté... La lumière enfin, éblouissante et reflétée dans l'eau, inséparable de l'eau dont elle transforme la surface en or mat et bruni, en rideau éblouissant, en miroir, en eau bleue, glaces éblouies, gouffres de diamants, tunnel de pierreries, gloire lumineuse...

Remarquons que l'absence d'un astre unique (qui compromettrait la qualité de cette lumière de reflets) est explicitement confirmée : « nul astre d'ailleurs, nuls vestiges/de soleil » ; et que « le végétal irrégulier » est lui aussi « banni de ces spectacles » : l'arbre inquiétant, qui monte obstinément vers le ciel comme le douloureux désir d'idéal, et que le RÊVE PARISIEN rectifie en colonnade rassurante.

Remarquons encore quel réseau compliqué de correspondances se noue entre les trois éléments pierre, eau, lumière, qui fait que l'eau illuminée devient or mat et bruni ; la cataracte rideau de cristal, pareil à une émanation solide du solide ; la lumière du ciel, un Gange ; les quais de marbre roses et verts, un rayon cristallisé, etc...

Remarquons enfin que sur ce paysage de « mouvantes merveilles » règne « un silence d'éternité », et que ce silence d'éternité est analysé par Baudelaire comme une circonstance « terrible » : le premier vers du poème, déjà, qualifiait ainsi la vision :

De ce terrible paysage...

INHUMANITÉ DU PAYSAGE DE TERRE, D'EAU ET DE LUMIÈRE

Retenons cet aveu. Quelque chose manque encore au rêve pour que le monde, de beau et terrible, devienne beau et habitable.

Et cependant, comme la Lisbonne de N'IMPORTE OU HORS DU MONDE qui ressemble étrangement au « paysage terrible » du RÊVE PARISIEN :

« Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne ? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau ; on dit qu'elle est bâtie en marbre, et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache

tous les arbres. Voilà un paysage selon ton goût ; un paysage fait avec la lumière et le minéral, et le liquide pour le réfléchir ! » (122)

c'est déjà un de ces paysages que Baudelaire tente d'opposer à « l'engourdissement » de son âme (123), ainsi qu'il le fait à la fin du RÊVE PARISIEN, dans ces deux quatrains qui constituent le réveil, le retour à la réalité et au spleen :

En rouvrant mes yeux pleins de flammes
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits ;
La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

Mais c'est encore un paysage impuissant à réaliser l'unité et l'apaisement de l'homme. Beau, mais « terrible » ; déjà émergé du chaos et ayant réussi à fixer dans ses grandes lignes le décor de l'équilibre entre les gouffres, mais encore inhabitable...

APPARITION DU NAVIRE

Car il y manque l'homme ! Le son de sa voix, « le parfum de son sang », la saveur de ses larmes et les élans de son désir, son amour : c'est-à-dire ce qui insufflerait à ce paysage le souvenir et l'avenir de toute vie. On peut arracher les arbres, oublier le soleil, et éteindre les sons, on ne peut pas faire d'un monde mutilé un lieu du bonheur humain : voilà, je crois, la leçon de l'échec du RÊVE PARISIEN et de la Lisbonne rêvée...

Mais, sur ces « mouvantes merveilles », sur cette eau à la surface diamantée, voici que se profile comme une âme ; une présence, en elle-même belle et ordonnée, et à laquelle le complexe mouvement de la houle restitue la complexité du mouvement de l'âme ; inséparable du mouvement, voici LE NAVIRE, qui apparaît comme la garantie d'une vie permanente, harmonieuse, impétrijsable, résistante aux attaques du monde :

« Je crois que le charme infini qui gît dans la contemplation d'un navire, et surtout d'un navire en mouvement, tient, dans le premier cas, à la régularité et à la symétrie qui sont un des besoins primordiaux de l'esprit humain, au même degré que la complication et l'harmonie, — et, dans le second cas, à la multiplication successive et à la génération de toutes les courbes et figures imaginaires opérées dans l'espace par les éléments réels de l'objet.

(122) N'importe où hors du monde, p. 303.

(123) Rêve Parisien, p. 96.

L'idée poétique qui se dégage de cette opération du mouvement dans les lignes est l'hypothèse d'un être vaste, immense, compliqué, mais eurythmique, d'un animal plein de génie, souffrant et soupirant tous les soupirs et toutes les ambitions humaines » (124).

Nous sommes loin de la Beauté inaccessible haïssant « le mouvement qui déplace les lignes ! » (125).

Ici, l'homme est redevenu le centre du paysage, il occupe la scène avec ses désirs et ses souffrances : mais il ne redevient pas, pour autant, l'homme désespéré DU VOYAGE :

Remarquons-le fortement, ce navire qui est l'âme peut « appareiller » (126), « prendre le large » (127), « rouler bord sur bord » (128), il n'est saisi comme image heureuse que lorsque ce départ n'est encore qu'un projet, un élan à peine esquissé :

Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera
Comme un vaisseau qui prend le large (129)

ou même un rêve qu'aucune sensation ne vient étayer :

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde (130)

UNE VIE FICTIVE QUI SE CONTEMPLER

Tout le plaisir de cette contemplation est fait d'un sentiment de sécurité : sécurité de savoir que la vie n'est qu'endormie, qu'elle peut à tout instant être réveillée et retrouver la route de l'infini ; que lui échapper, et refuser momentanément l'extase, ne signifie pas renoncer à elle et opter définitivement pour la mort ; sécurité aussi — proche de la satisfaction déjà analysée dans L'HOMME ET LA MER et L'HEAUTONTIMOROUENOS — de pouvoir se contempler soi-même et donc de rester maître de son destin, de pouvoir se dédoubler en deux êtres dont l'un rêve de pouvoir encore partir, et cède au rythme de la vie, et dont l'autre regarde le premier rêver et espérer : car, le navire, c'est l'âme du Poète, l'âme du génie souffrant ; et le spectateur du navire, c'est l'intelligence, c'est le regard qui « se retourne docilement » pour regarder la vie intérieure (comme dans le poème LE CHAT (131), et qui analyse le langage de l'âme :

(124) Fusées, p. 1261.

(125) La Beauté, p. 20.

(126) Le Serpent qui danse, p. 28.

(127) Le Beau Navire, p. 49.

(128) Le Serpent qui danse, p. 28.

(129) L'héautontimoroumenos, p. 74.

(130) L'Invitation au voyage, p. 51.

(131) Le Chat, p. 33.

« Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur ? » (132)

Voilà donc ce que représente le navire dans le port : une vie vécue par procuration, et une vie qui se contemple. Car il faut, et il ne faut pas vivre. Et il faut, si vivre est un mal, garder « la conscience dans le mal ». Il résultera de cette double opération, de cette double précaution, une espèce d'euphorie victorieuse pour le Poète qui a conjuré les gouffres :

« Et puis surtout, il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité ni ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir » (133).

UN DÉCOR PRIVILÉGIÉ : LE PORT

Mais ce spectacle du navire dans le port, s'il obsède Baudelaire et donne naissance à quelques-unes des plus belles images de bonheur et d'espoir de sa poésie, ainsi dans LA CHEVELURE :

Les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur. (134)

n'est cependant qu'une des formes que peut prendre le paysage heureux. Le poème en prose qui s'intitule LE PORT (135) apparaît même beaucoup moins riche et convaincant malgré sa limpidité, que tel et tel poème où le thème des gouffres conjurés et la transposition des espoirs de vie sur une âme fictive sont moins facilement reconnaissables... Brouillons donc cette image du port pour en mieux retrouver l'essence.

Nous avons vu que la première étape du paysage heureux était le couple concentration — expansion, le couple pierre — eau. La seconde étape y ajoutait la lumière irisée. La troisième étape amenait dans ce décor une vie presque immobile, mais gonflée d'un potentiel de passé et d'avenir tel que le spectateur, jusque dans son repos absolu, retrouvait en elle le sens de l'infini.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite et fin de cette étude.

(132) Fusées, p. 1253.

(133) Le Port, p. 292.

(134) La Chevelure, p. 25.

(135) Le Port, p. 292.

Perdu dans un village de 1 200 corps, il ne m'est pas souvent donné l'occasion de lire tout ce qui paraît au jour le jour sur le marché du livre et de la poésie. Par bonheur, il n'est pas nécessaire de piller tous les étalages pour découvrir de temps à autre ce que l'on cherchait, inconsciemment peut-être, un livre qui vous va droit au cœur, comme « La Véraison », un de ces livres précieux, un émouvant document.

Quand *Action Poétique* publia (2) quelques-uns des poèmes insérés maintenant dans ce livre séduit immédiatement, j'acquis la certitude d'entendre alors une voix très personnelle et ce fut toute une révélation. Plus tard, la nouvelle collection *Action Poétique*, riche à ce jour de quatre recueils, s'ouvrit sur la plaquette de Vargafvig, « Chez moi partout » (3). L'avouerai-je ? Je fus un peu déçu : j'eus l'impression que l'auteur avait rassemblé là d'anciens poèmes, sortes de premiers essais, plus vulnérables. Avais-je raison ? À dire vrai, de « Chez moi partout » à « La Véraison », nulle rupture, nulle trahison ; mais ici la voix se pose mieux, son registre monte et s'impose à nous.

C'est un livre qui m'a touché. Peut-être parce que nous sommes toujours plus sensibles aux ouvrages qui nous parlent en nous parlant de nous, formulant nos angoisses et nos joies du moment. Et si rien ne nous semble alors inouï dans ce que nous lisons, nous éprouvons l'égoïste fierté d'y voir nos plus secrets sentiments marqués du sceau de l'authenticité.

Et comment ne pas nous sentir concernés ? Les poèmes de « La Véraison » mordent à la vie qui est la nôtre, celle de toute une génération ballottée entre l'espoir, la foi en un devenir historique de l'humanité et les réalités présentes au cœur desquelles nous piétons parfois, nous piétons. Nos combats difficiles, la vie privée avec des riens, des nécessités quotidiennes qui l'investissent, la mort présente comme une sorte de référence au bas de chaque journée, l'amour, les actions, les rêves, la mort, tout cela pêle-mêle, malmené, mal supporté, mal vécu.

« vivre en comme on dit stationnement limité changer de temps
en temps la voiture de place »

« il ne faut rien oublier faut pas parler faudra voir pas le temps
pas sûr »

Le temps ! celui des souvenirs tenaces ; celui d'un geste dérisoire et qui pourtant vous engage, vous menace, peut vous trahir ; celui

(1) Gallimard.

(2) N° 28-29.

(3) P.J. Oswald.

qu'on perd à gagner sa vie ; celui qu'on a perdu sans prendre garde et qui vous rend étranger aux autres et à vous-même... « temps dédoublé ».

Nulle violence pourtant, sinon discrète et mesurée, dans ce recueil écrit à la première personne, où le pathétique naît d'une volonté de ne pas outrer le ton et de cerner au plus près, mais sans complaisance, la réalité morcelée des sentiments. Pas de pessimisme. L'amour traverse chaque page.

Qu'il est loin l'Eluard de notre adolescence émerveillée !

« je m'entête à chanter
comme si vivre
nous arracher
l'un de l'autre »

Voici l'amour menacé, contaminé par les habitudes et les maladresses et les souvenirs, assumé par un couple au sein de l'inquiétude du monde présent — « déjà plus de trente ans déjà plus de quatre guerres » — et blessé par lui. Voici enfin l'amour régénéré « tu dis bonheur tes mains posées » et « tout me semble naître ». A la fois l'amour fragile et l'amour triomphant dont le poète dresse un bilan à ce jour. Le titre du recueil nous y invite : il faut parler d'une lente maturation des problèmes personnels, d'une lente et douloureuse expérience de la vie, d'un équilibre enfin atteint ou reconquis.

Poésie des vérités quotidiennes ? Gardons-nous des étiquettes par trop commodes. L'histoire n'est jamais livrée ici toute sèche, elle appelle un commentaire qui s'inscrit dans le cours même des aveux.

Les mots eux-mêmes sont soumis à un examen sévère. Il ne s'agit pas alors d'une réflexion sur « le langage-remis-en-question-à-la-mode », mais plutôt d'un effort émouvant du poète pour définir la nature et la portée des mots qu'il emploie (« mots sans racine ni ombre goût dont j'ai la bouche pleine ») afin d'empêcher qu'ils ne trahissent et ne signifient plus. Et la forme des poèmes que je préfère convient parfaitement à cet exercice passionné de la lucidité : prose et vers se fondent en un langage tout densité, aux rythmes heurtés, brisés par l'émotion et la réflexion qui s'enrichissent l'une et l'autre, où les images n'éclatent pas mais sont filées dans la masse même du texte. Une technique d'écriture très personnelle et maîtrisée, bien faite pour porter le lyrisme.

« La Véraison » est à lire, à aimer. Cherchons des lecteurs pour ce poète.

Les poèmes que publie Michel Enaudeau ont un cours retenu. Ils se veulent souvent murmure. Ils satisfont davantage à une certaine tendance prévalente même au sein du groupe d'*Action Poétique* qu'à la nécessité du cri cher à Morhange ou à celle du chant. Ce parti pris ne me paraît pas correspondre à la nature un peu éperdue de la poésie. Alors qu'en peinture et en musique on ne se sent pas très bien en deçà de notre époque, ce qui inspire le poète, même dans la collection « *Action Poétique* » reste un univers de sentiments qui frise désormais l'allégorie. On peut ne pas l'accepter sans regret au nom d'une autre conception du lyrisme.

Ce regret étant exprimé je salue un nouveau poète. Sa première œuvre est surtout composée de poèmes courts, denses, parfois lapidaires, mais il n'y entre aucun souci de géométrie. C'est pour faire affleurer avec rigueur une émotion unie et pour maintenir sa vibration à une hauteur constante que Michel Enaudeau use allusivement du langage et emploie vocabulaire et syntaxe avec précaution et intensité. Ainsi nous évite-t-il toute cacophonie hermétique et toute balbutie.

On peut détecter, par ci par là, une discrète rupture de niveau entre le difficile choix lexical et la thématique, les mots colmatant l'évanouissement du thème, le thème, à son tour, rendant pâle la couleur du mot, mais ces critiques ne sont formulées que parce que, précisément, la plume de Michel Enaudeau paraît parfois un peu inhibée par rapport à ses possibilités qui sont grandes.

C'est un poète, avec sa perception propre, qui se mêle de ce monde et sa sensibilité s'approche des opacités, des aspérités, avec une sorte de gravité sérieuse, une émotion de bon aloi, discrète de se savoir juste et véritable. La fréquence avec laquelle il trouve les tournures et les images efficaces, en même temps que mesurées, me paraît la marque d'un exercice répété et d'un art déjà savant. Je lui souhaite de ne pas devenir trop habile.

(1) « Le jeune homme interpellé » par Michel Enaudeau, coll. « Action poétique », P.J. Oswald, Editeur.

De BOBROWSKI, né en 1917, mort en 1965, à Bernd JENTZSCH, né en 1940 : dix-sept poètes ayant vécu en R.D.A., vingt années de poésie.

Le premier volume de cette collection pose très crûment le problème de l'existence, de l'originalité, de la spécificité d'une poésie « des pays socialistes » (par opposition, semblerait-il, à une « poésie des pays capitalistes »...), et ceci d'une manière d'autant plus provocante que le premier pays socialiste soumis à l'enquête est cette République Démocratique qui a son double, en quelque sorte, sa sœur jumelle séparée et entraînée dans l'autre camp, le camp où ne sont pas remises en cause les bases d'une société porteuse de fascisme, de guerre et de ghettos.

La suite des publications le montrera, la connaissance, même encore superficielle, que nous pouvons avoir de la poésie des vingt dernières années en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en U.R.S.S., etc... nous en a déjà convaincus, et Charles Dobzynski le constatait, il y a trois ans, en présentant quelques poètes « d'Europe orientale » dans cette revue : « le socialisme, que ce soit pour ses réalisations ou pour ses contradictions propres, quelquefois dramatiques, a fait naître une quantité de problèmes et de thèmes absolument nouveaux »... Mieux, on peut d'ores et déjà distinguer nettement, dans la manière d'aborder ces problèmes et thèmes nouveaux, deux étapes essentielles, qui correspondent aux étapes historiques de la construction du socialisme : dans un premier temps, les souvenirs de la guerre, l'horreur du fascisme, l'évocation des ruines, l'appel vers un avenir radicalement différent... Puis l'exigence d'un socialisme qui unisse la clarté à la liberté et à l'audace.

Ceci est tellement évident que l'on pourrait presque établir, pour chaque période donnée, des séries de « poèmes parallèles » étrangement parents malgré les différences des traditions poétiques nationales. Par exemple, pour la deuxième des étapes évoquées plus haut, le poème « aux vieux camarades », le poème du « refus de l'héroïsme », le poème de « l'amour mis en danger par le conformisme moral », etc...

Ces remarques peuvent justifier l'existence d'une collection qui constituera ainsi un document d'histoire littéraire et un témoignage historique : elles ne justifient pas TOUTE la poésie dont il sera question. (D'aucuns diront — à tort — qu'au contraire elles pourraient bien la condamner en bloc...) Il faudra juger cette poésie avec d'autres critères que celui de l'intérêt accordé à des thèmes parfois passionnants, il faudra définir ce qui ne sera jamais que témoignage, et ce qui est déjà (et fut d'emblée) poésie : et c'est là un problème qui n'est pas particulier à la poésie des pays socialistes ! C'est là une vieille

question, celle de la nature de la contestation poétique, qui reste posée...

Et peut-être pourrait-on mener à bien cette autre expérience : une anthologie parallèle des poètes allemands de « l'Est » et de « l'Ouest », de 1945 à aujourd'hui... Peut-être y verrait-on apparaître, sur le fond de la tradition poétique allemande, les traits caractéristiques des poésies nées ici et là, et arriverait-on à définir, après Lukacs, pour ou contre lui, les variations de la création poétique dans des sociétés de nature donnée... Non pour l'unique plaisir d'une expérience intellectuelle, mais aussi en vue de repérer les carcans les mieux dissimulés de la création poétique, donc de la création de l'homme futur, et de les briser.

Cette expérience a été tentée au moins une fois à ma connaissance, en R.D.A. : il s'agit de l'anthologie commentée de GERHARD WOLF, parue en 1965 dans une collection d'histoire de la littérature, aux éditions « Volk und Wissen Volkseigener Verlag » de Berlin. (Sans doute les problèmes relatifs aux œuvres de « Dekadenz » et « Formalismus » n'y sont-ils présentés qu'expéditivement, et uniquement « in ihrer destruktiven Wirkung »...).

En attendant, donc, un panorama plus complet et les œuvres intégrales de la poésie allemande actuelle, voici ces « Dix-sept poètes de la R.D.A. ». Le merveilleux BOBROWSKI, et CIBULKA. Et, parmi les poètes de trente ans, REINER KUNZE, KARL MICKEL, WOLF BIERMANN et VOLKER BRAUN dont on nous annonce heureusement, dans la même collection, une traduction par Alain Lance de « PROVOKATION FÜR MICH ».

Nous vous signalons par un papillon jaune que
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois
réabonnez-vous aussitôt !

opinions - polémiques - échanges

notes pour lautrémont

paul-louis rossi

La floraison d'études qui viennent d'être consacrées à Lautréamont pourrait faire croire à une conjuration. Mais on a suffisamment usé du mystère à propos de Ducasse et, sans nous apesantir sur cette conjoncture, nous nous contenterons cette fois de les recenser.

Ce sont d'abord deux articles de Louis Aragon dans les *Lettres Françaises* (1) qui apportent des précisions sur le climat et les circonstances qui présidèrent à la découverte des *Poésies*.

Puis une étude de Paul Zweig : « *Lautréamont ou les violences du Narcisse* » (2).

Une étude de Enrique Pichon-Rivière : « *Lautréamont, vie et portrait* » dans *Ailleurs* (3).

Une préface d'Hubert Juin aux « *Œuvres Complètes* » d'Isidore Ducasse (4), intitulée « *Les Crimes du Langage* ».

Enfin « *Le Lautréamont par lui-même* » de Marcelin PleyNET (5).

MARCELIN PLEYNET

C'est à l'étude de Marcelin PleyNET que je consacrerai l'essentiel de ces notes. Celui-ci en effet insiste — entre autres — sur deux points qui me semblent fondamentaux, sur l'unité *des Poésies et des Chants* d'une part, d'autre part sur le mécanisme rhétorique qui articule l'ensemble de l'œuvre. Hors, si la prise de conscience de l'unité *des Chants et des Poésies* n'est pas nouvelle (et Aragon montre bien comment cette idée fut d'emblée partagée par Breton et lui-même), on n'avait jusqu'ici jamais abordé Lautréamont sous l'angle rhétorique : « ...il faut, dit Marcelin PleyNET, il faut s'interroger sur l'absence, depuis bientôt un siècle, de question rhétorique chez les commentateurs de Lautréamont ; alors que tous les problèmes soulevés par les *Chants* trouvent là leur aboutissement. » (6) C'est cette perspective pourtant qui s'était imposée à mesure que nous nous aventurons dans l'univers lautrémontien, et la certitude nous était alors venue que

(1) N° 1 185 et 1 186.

(2) Archives des Lettres Modernes, n° 74.

(3) *Ailleurs*, n° 8.

(4) Ed. Club Géant (Librairie de la Renaissance).

(5) « *Ecrivains de Toujours* » (Ed. du Seuil).

(6) « *Lautréamont par lui-même* », p. 133-134.

SEUL, UN POINT DE VUE RHETORIQUE pouvait réduire l'œuvre, prise dans son ensemble, non pour la débarrasser de son mystère, mais en quelque sorte, pour lui permettre enfin DE FONCTIONNER.

C'est cette certitude qui vient d'être confirmée par l'analyse de M. Pleynet, et l'on peut maintenant espérer qu'elle permettra à d'autres travaux de se développer sur ces bases. Il faudrait évidemment inventorier les thèmes et les méthodes de cette étude, mais comme je ne veux pas faire le commentaire du commentaire, je me contenterai de souligner un des points de cette analyse.

LA MÉTAPHORE

Parlant de la série des « beau comme... » Marcelin Pleynet dit : « Ils ont évidemment pour fonction de désamorcer toute tentative de *métaphorisation* des Chants... » Ce qui constitue un paradoxe de plus dans l'œuvre de Lautréamont. En effet c'est à partir de cette série des « beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces » que le pouvoir de la métaphore va se trouver renforcé dans le langage poétique moderne — notamment par l'usage surréaliste du stupéfiant image — c'est-à-dire que le passage métaphorique d'un objet à l'autre est à la fois libéré, accéléré et étendu. D'autre part on remarquera facilement en prenant au hasard une phrase quelconque des Chants ou des Poésies, qu'elle répond toujours (sentence, métaphore, aphorisme) la prose lautréamontienne fonctionne toujours, comme un instrument dont toutes les touches seraient harmoniques, et pourtant à peine a-t-elle résonné qu'il faut se résigner de ne pas l'utiliser car la suspicion est entrée en même temps que la phrase était énoncée. (7)

C'est donc une double fonction que remplit l'écriture lautréamontienne puisqu'elle se donne pour tâche de multiplier les métaphores et de les désamorcer dans le même instant. D'où l'impossibilité — une des plus radicale qui soit — d'utiliser cette œuvre au mot-à-mot, à toute fin étrangère à son propre sens.

GASTON BACHELARD

Pourtant si « ce point de vue rhétorique » me semble seul justifié en ce qui concerne le fonctionnement global de l'œuvre, il ne saurait à mon avis — ce point de vue — interdire toute autre possibilité d'interprétation à l'intérieur *des Chants ou des Poésies*. C'est pourquoi le ton polémique employé contre certains des anciens commentateurs de Lautréamont nous semble peu proportionné aux fautes commises.

(7) Ce qui m'a conduit à protester depuis longtemps contre toute utilisation fragmentaire des écrits de Ducasse et notamment contre l'usage de la formule selon laquelle « La poésie doit avoir pour but la vérité pratique ».

Je pense en particulier à la mise en cause de l'analyse de Gaston Bachelard : « Que lisons-nous en lisant Gaston Bachelard et Julien Gracq ? Nous lisons que ces deux auteurs sont et furent membres de l'enseignement. Réduits par l'interprétation scolaire à un seul de leurs aspects, les Chants de Maldoror ne parlent pas, ils font parler. » (8)

Je n'aurais pas lu le « Lautréamont » (9) de G. Bachelard — sans doute préjugé anti-universitaire *à priori*, et l'on voit comment ce préjugé joue *à posteriori* pour certains des rédacteurs de la revue TEL QUEL, ce qui conduit M. Ricardou à mettre à son tour un mauvais point à M. Bachelard (10) — Je viens de le terminer et rien ne me paraît justifier le préjugé anti-bachelardien qui se fait jour dans la critique de M. Pleynet.

Pour ce qui est de la contestation (11), par exemple, de l'interprétation par G. Bachelard « du complexe du scalp » comme forme métaphorique « du complexe de castration » sous le prétexte que Lautréamont portait les cheveux longs, M. Pleynet m'accordera « qu'elle est tirée par les cheveux », d'autant qu'il met lui-même fortement en cause la plupart des éléments biographiques qui ont été transmis par les condisciples de Ducasse.

Il m'a semblé au contraire que cette étude de Gaston Bachelard faisait preuve d'une grande générosité de pensée (12), je veux dire, qu'elle livrait à travers son discours une multitude d'idées importantes pour la compréhension de l'œuvre de Ducasse, et qu'elle ouvrait ainsi plusieurs voies possibles de digressions. Je pense en particulier à l'analyse de Bachelard sur les métamorphoses dans les Chants de Maldoror : « Le plus souvent, la métamorphose chez Lautréamont, est le moyen de réaliser tout de suite un acte vigoureux. Par conséquent, la métamorphose est souvent métatropie, la conquête d'un autre mouvement, autant dire d'un nouveau temps... » et à ses conclusions sur la *forme métaphorique* que je me contente de citer... : « Le théorème fondamental de la poésie projective est le suivant : quels sont les éléments d'une forme poétique qui peuvent être impunément déformés par une métaphore en laissant subsister une cohérence poétique ? Autrement dit, quelles sont les limites de la causalité formelle ? ».

L'HUMOUR

Mais ce texte, si injuste envers les anciens commentateurs, se manifeste encore par un oubli éloquent. Je veux parler de l'absence

(8) Ibid, p. 24.

(9) José Corti, éditeur.

(10) « Sur une erreur de Gaston Bachelard », TEL QUEL n° 28.

(11) Ibid, p. 23.

(12) Ce n'est pas toujours le cas aujourd'hui où le sens de la rigueur cache souvent une singulière sécheresse d'esprit.

quasi-totale de référence à André Breton (à l'exception de quelques notes) et surtout de l'absence de toute référence à la notion d'*Humour Noir* telle qu'elle est définie dans « l'anthologie » du même nom. Question de méthode dira-t-on. Mais cette absence est d'autant plus regrettable que tout le passage sur « la rhétorique de l'inconscient » (13) où l'on cite largement un texte de E. Benveniste, se trouve — à mon avis — déjà pratiquement contenu dans le *Second Manifeste du Surréalisme* : « La pensée la plus rigoureuse est hors d'état de se passer de ce secours pourtant indésirable du point de vue de la rigueur. Il y a bien torpillage de l'idée au sein de la phrase qui l'énonce... », partant justement des Chants de Maldoror : « (et l'on sait de quel merveilleux délié peuvent être ses interventions critiques) », et aboutissant à DADA : « Le dadaïsme avait surtout voulu attirer l'attention sur ce torpillage », A. Breton définissait dans ce passage à la fois le rôle et les limites de l'intrusion de l'inconscient dans la pensée. Il devait souvent y revenir, et notamment dans plusieurs passages de cette « Anthologie de l'Humour Noir ».

Il est assez simple de comprendre maintenant les motifs de cette absence de toute référence explicite au surréalisme et au dadaïsme dans l'étude de M. Pleyne. Insistant sur la notion de SERIEUX dans l'œuvre de Ducasse, c'est le versant de *l'Humour lautréamontien* qui est laissé pour compte par l'auteur de cette analyse. Il est probable — encore une fois — que le commentateur, pris au piège de la rhétorique, ait négligé ce qui pouvait le gêner : « Les Chants de Maldoror ne parlent pas, ils font parler... »

EN CONCLUSION

Il faut se reporter à la fin du livre de M. Pleyne pour saisir le sens profond de cette omission. C'est-à-dire au passage qui fonde à travers Lautréamont « la littérature comme science », ou plutôt « l'écriture comme science » (14), passage où l'auteur utilise à son tour une chaîne de citations : « La science que j'entreprends est une science distincte de la poésie... » (15) et qui du même coup écarte toutes les interprétations qui pourraient contredire cette conviction du SERIEUX de l'objet littéraire : « C'est-à-dire que nous ne sommes plus seulement engagés dans un travail négatif mais que, quoique ne nous prononçant qu'à partir de nos limites, cette pensée des limites est déjà le fondement des prolégomènes d'une « nouvelle science »... » (16), qui écarte donc en particulier toute référence à cette entreprise de destruction systématique des valeurs logiques morales et artistiques mise en œuvre par le mouvement DADA.

(13) Ibid, p. 130 et 131.

(14) Ibid, p. 176-177.

(15) Poésies II

(16) « Les Lettres Françaises », n° 1 185.

Très schématiquement nous pourrions dire, au fond, qu'il s'agit de savoir quelle place occupe *la littérature* dans notre société. Fondant l'activité artistique comme *dérision* de toute entreprise humaine, DADA lui donnait une place particulière.

Je veux dire qu'à la place de « la littérature fondée comme science », on pourrait envisager l'espace littéraire « comme un vide à combler », hors de *l'idéologie*, de *l'histoire* et de la *science*, c'est-à-dire plus crûment envisager « la littérature comme poubelle de l'histoire ».

Bien entendu nul n'est tenu de s'accommoder de cette *dérision*, pourtant je continue de penser que ceux qui gardent, vis-à-vis de Lautréamont, comme de leur propre entreprise littéraire ou poétique, *cette distance* (et comme l'intuition de sa négation toujours possible) sont plus proches, en définitive, du sens profond de l'œuvre de Ducasse, que ceux qui voudraient y trouver des certitudes. Mais dans l'instant présent, je me garderai d'en être certain. « Je te salue vieil Océan ».

Revista Internacional de poesía

cormoran
y delfin

Tres años ininterrumpidos de poesía
en una revista-libro con ideas planetarias

Director : Ariel CANZANI D.

Suscripción para el exterior (4 números) : 3 Dólares

F.F. Amador 1805 (1ro. 5to.)
OLIVOS
Pvcia. de Buenos Aires
ARGENTINA

Teléfono : 797-4591

notes et informations :

● **Monsieur Fugue ou le mal de terre**, de Lillane Atlan (Collection Théâtre, au Seuil).

Une bouche d'égout. Les ruines d'un ghetto. Des barbelés. Des hommes, des chiens, puis des enfants. Les hommes sont des monstres, les chiens ne sont que des chiens, les enfants ne sont plus des enfants. C'est la guerre. Les hommes-monstres (les non-hommes aurait dit Vittorini) sont « vêtus de vert », les gosses se nomment Yosselle, Raïssa, Iona, Abracha. On a compris de quelle guerre, de quel massacre il est question.

Comme la guerre n'est pas un conte de fée les enfants seront en effet massacrés mais grâce à un soldat, un hurluberlu, ils ne mourront pas désespérés. Monsieur Fugue, l'hurluberlu, tout au long du trajet qui conduit les petites victimes à « Bourg Pourri » va refaire de ces petits monstres ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : des enfants. Avec lui, grâce à lui, ils vont rêver, jouer, se chamailler, et les « hommes en vert » devront s'avouer vaincus ; ils ne massacreront plus de jeunes petits-vieux hébétés mais des enfants retournés à jamais, retournés pour toujours à l'enfance, et qui ont, à leur manière, reconquis leur dignité. Sur ce thème, inspiré nous précise-t-on, d'un événement réel de la dernière guerre, Lillane Atlan a écrit une pièce bouleversante, sobre et tragique, qui bouscule les augustes canon du réalisme mais ne sombre jamais dans un absurde factice. C'est émouvant, triste mais non désespéré, ce serait même finalement plutôt optimiste puisque l'auteur ne désespère pas d'autrui.

Après qu'il ait été joué avec succès à St-Etienne, nous ne pouvons que souhaiter de voir « Monsieur Fugue » repris et monté à Paris. Ce n'est qu'un vœu pieux, formulons-le au moins. En attendant le livre est en vente dans toutes les librairies...

● Dans sa collection « Prends garde aux yeux bleus », Guy Chambelland publie « Galaad en miettes », de Michel Vachey qui prend ainsi la suite, notamment, de Jean Rousselot, Thérèse Plantier, Roger Kowalski, Yves Martin et Jean Pérol.

● **Quatenaire** (104, avenue Van Pelt, Lens). Une des dernières nées des revues de poésie. Après un « hommage à l'ouvrier » et un numéro « vive Paul Eluard » publie « la peine de vie » avec notamment des poèmes de Pierre Albert-Birot, Jean Malrieu, Gérard Neveu, Gaston Puel, Jean Rousselot, Claude Sernet, Dominique Tron, Tristan Tzara et Jean Vodaine.

● **Le Pont de l'Épée** (librairie St-Germain-des-Prés, 184, bd St-Germain). Le numéro 33 est au « Féminin Pluriel » et groupe 14 poètes femmes. Le 34 présente trois poètes grecs et un certain nombre de jeunes poètes français. La revue annonce un numéro consacré à Patrice Cauda ainsi, qu'en fin d'année, un spécial « Dixième Année ».

Recueils : **Accusé : Occident**, d'Alain Picquenot (J.F.P.F., 9, rue des Docks, Tours). Premier livre politique d'un jeune poète à suivre.

F. V.

● **ARAGON, Poètes d'aujourd'hui n° 159** (Seghers). On ne se fraye pas un chemin dans l'œuvre d'Aragon à l'aide d'une clef. Les passe-partout, qu'il a pris la peine de semer, l'œil allumé suivant les sottises des uns et des autres et, malgré ce qu'en disent d'autres langues plus mauvaises que la sienne, avec une tendresse certaine, une évidente

solidarité, ces petits cailloux, aux pointes parfois acérées, nous continuerons longtemps à chercher la direction qu'ils sont censés nous indiquer. Si...

Cette œuvre immense, aux multiples aspects, contradictoires parfois, d'arêtes et de courbes sur un parcours rectiligne, a-t-on remarqué combien elle a peu, relativement, suscité d'exégèses. Les chroniques ne manquent pas, les études sont beaucoup moins nombreuses. Tout se passe comme si les critiques, prudents, très prudents, n'osaient se heurter à un écrivain prompt à la riposte. Il n'est pas jusqu'aux jalons d'une vie pourtant passionnante, et dont la connaissance aiderait à la compréhension de l'œuvre, qui n'aient été jusqu'à présent peu mis en lumière. Il convient donc de se féliciter de la présentation écrite par Georges Sadoul. Elle manque, certes, et dès l'abord on nous en prévient, de cette étude du fonctionnement, du mouvement de l'œuvre poétique d'Aragon mais elle nous renseigne fort bien sur les événements d'une démarche capitale en ce siècle.

- **NICOLAS GUILLEN** : « Le grand zoo » (Seghers). Recueil bilingue. Pour moi une découverte, que l'œuvre antérieure de Guillen ne m'avait pas laissé présager. Une poésie sortie de brèves notations, toujours bâtie d'humour, une poésie venue d'on ne sait plus où, de la fantaisie, du simple regard posé, « animé » par ce nouveau contexte social propre à Cuba dont parle René Depestre dans sa merveilleuse préface. Un bain de jouvence.
- **GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES**, *Poètes d'aujourd'hui* n° 153 (Seghers). Présenté par Franck Jotterand. Un des rares « dada » français peut-être le seul si l'on excepte Jean Arp.
- **ROGER BODARD**, *Poètes d'aujourd'hui* n° 157 (Seghers). Présenté par André Guimbretière. Un poète belge qui pratique « l'abondance du commentaire » en des vers d'une facture habile et souple.
- **PIERRE SEGHERS**, *Poètes d'aujourd'hui* n° 164 (Seghers). Le poète se présente lui-même, il nous apporte par la même occasion d'utiles renseignements sur des périodes assez peu connues d'une histoire récente.
- **LES POEMES DE L'ANNEE 1966** (Seghers). La reprise de cette publication annuelle devrait contenter et les poètes et les amateurs de poésie. Ce choix — il est, bien sûr, discutable en quelques points — donne en fin de compte un panorama assez juste de ce qui s'écrivit en 1966. Qu'on veuille bien ne pas me reprocher une réaction de clocher : je regrette l'absence d'Oliven Sten qui a publié en 1966 un important recueil (« L'enfermeur »), celle de Franck Venaille, de Pierre Lartigue.
- Parmi les livres et revues reçus :
 - Georges Badin : *Traces* (Mercure de France). Une voix incontestable.
 - Juan Marey : *Océanique* (P.J. Oswald). Des textes pour la plupart millimétrés par un poète qui participa à notre « Hommage à Julian Grimaud ».
 - Dominique Tron : *Kamikase Galopagos* (Seghers).
 - Fanny Gondran : *A faillir de l'ombre* (« Voix Nouvelles » — P.J. Oswald). Une poétesse grenobloise qui ne manque pas de force et dont nous aurons sans doute à reparler.
 - René Cotrait : *Noces de sable* (« Voix Nouvelles » — P.J. Oswald). Un poète de l'équipe de « Promesse ».
 - Jeanpyer Poels : *Prisme primitif* (P.J. Oswald).
 - Irène Kanfer : *Avant-être* (Nouveaux Cahiers de Jeunesse).
 - Jean Besnard : *Les racines de l'aube* (Encres Vives).
 - Joseph Reis : *Les chants de l'ensemble* (Chambelland).

- Louis Lippens et trente poètes : **Face aux dangers nucléaires** (Elan).
- Yves Bical : **Le mois capital** (Chambelland).
- Claude Kosmann : **L'horizon tient parole** (Debresse).
- Marc Edouard Le Roy : **Non pas la gloire mais la paix** (P.J. Oswald).
- Alain Lebeau : **Les mains dans les poches** (Traces).
- Henri Garonne : **XX^e siècle suivi de Ibunt** (P.J. Oswald).
- François-Noël Simoneau : **Echec au silence** (Chambelland).
- Guy Ducornet : **Silex de l'avenir** (P.J. Oswald). Des poèmes combattifs.
- Claire Laffay : **Imaginaires** (Strophes).

Carte secrète. Une nouvelle revue italienne dirigée par Domenico Javarone et Gianni Toti. Elle entend publier des inédits d'auteurs du monde entier, les « feuilles » qui pour des raisons idéologiques, soit politiques soit littéraires ou d'une autre nature, ont été écartées ou ignorées et restent pour cela « secrètes ». Elle fera également place à des auteurs du passé, ou à des écrivains déjà publiés mais encore secrets.

Premier numéro, 230 pages, nombreuses illustrations et Alberti, Breton, Mafai, Ripellino, Chiaretti, Hrabal (un des plus grands prosateurs tchèques d'aujourd'hui). (Via di Ripetta 67. Roma.)

Firts. Recueil de textes finnois traduits en anglais. (Kari Tapiola, Länsipellontie 2-6 A 1, Hiki 39, Finlande).

Casa de las Américas. n° 40 : « Depuis la révolution ». Textes de Lisandro Otero, Fayad Jamis, Roberto Fernandez Retamar, etc... n° 41 : Julio Cortazar, Blas de Otero, Luis Marré, etc... n° 42 : Spécial Ruben Dario, une prestigieuse liste de collaborateurs. (G y tercera, Vedado, La Habana, Cuba).

Union. Revue de l'Union des écrivains et artistes de Cuba. n° 1. 1967. Spécial Vietnam (Calle 17. Y.H. Vedado, La Habana, Cuba).

Rombold. Revue de littérature, théorie et critique, animée par la nouvelle génération : Miroslav Valek, Milan Rufus, etc... (8, Obrancov Mieru, Bratislava. Tchécoslovaquie).

La Tour de Feu. n° 93. Sa propre anthologie. (Pierre Boujut, 16 - Jarnac).

Trait d'Union. Bulletin du Cercle poétique de la Faculté de Nanterre. Pierre-A. Roche, Alain Dessenante, Christophe Restrat.

Chemin. n° 5 : Franck Venaille et Flayeux, Portal, Tilman, Noëlle Collomb. n° 6 : Guy Bellay et Portal, Migozzi, Flayeux, Daniel Biga. (Parc Saint-Maur B 4, av. G1-Gouraud, 83 - Toulon).

Haut Pays. Cahier de poésie publié sur sa presse à bras, « pour son plaisir et celui de ses amis » par Pierre Gabriel. n° 1 : Max Alhau, Simon Brest, G.E. Clancier, Pierre Dargelos, Jean Digot, Louis Guillaume, A.M. Kegels, Jean Lebrau, Jean Malrieu, Gaston Puel, Paul Augnaud, Gilbert Socard.

Le Puits de l'Ermite. n° 7 : Guy Malouvier, Henri Gastaud, Charles Thomas, Claude Serreau, Christine Razanjao, Jean Besnard, Luc Berimont, J.-P. Lesieur, Claire Florentin, Jean Chatard, Jean Laroche, Michel Velmans, Jules Tordjman, etc... (132, rue de Paris, 94 - Charenton).

H. D.

Nous avons reçu de nombreuses réponses à notre enquête « Poésie et publicité » parue dans notre numéro 32/33. Pas assez cependant pour que nous puissions les utiliser comme un argument de poids réel auprès de nos annonceurs. C'est pourquoi nous la reproduisons ci-contre en demandant à ceux qui ne nous l'ont pas encore retournée de le faire cette fois-ci. Nous vous en remercions à l'avance.

A. BERTERO.

POÉSIE ET PUBLICITÉ

La publicité, aujourd'hui, est présente partout. Elle nous colle à la peau. Il faut la subir. Elle a ses grandeurs, ses servitudes..., ses laideurs et ses aspects séduisants. On la trouve nécessaire ou tracassière, obsédante, mais enfin elle existe. Elle est même l'indispensable moyen d'information de l'homme moderne.

La poésie, elle-même tributaire de l'industrie du livre, n'échappe pas à la publicité. Nos lecteurs savent que depuis quatre ans notre revue est devenue un « support publicitaire » ; bon an mal an, la publicité est venue adoucir nos frais. Il s'en faut que l'euphorie règne : les éditeurs, à de rares exceptions près, feignent d'ignorer Action Poétique ou se retranchent derrière l'étroitesse de leur budget, formule qui masque le plus souvent un parti pris de facilité publicitaire. A cette inertie, Action Poétique doit répondre par plus de dynamisme dans sa prospection et son argumentation publicitaires, Action Poétique doit pouvoir prouver que ses lecteurs représentent un potentiel d'acheteurs supérieur au tirage courant des œuvres de poésie. Mais il lui faut, pour entamer le scepticisme des éditeurs, être à même de donner du lecteur d'Action Poétique un « portrait-robot » aussi exact que possible.

Le questionnaire que vous trouverez ci-dessous tend à dessiner cette « silhouette publicitaire » de notre lecteur. Il sera pour nous une arme d'importance. Que chacun ait à cœur de le remplir et de l'expédier à :

Alban BERTERO, appt. 257, 6, rue Saint-Just, La Croix-Blanche

91 - VIGNEUX-SUR-SEINE.

Grand merci d'avance !

ENQUÊTE "POÉSIE ET PUBLICITÉ"

- Nom Profession
- Adresse
- Age Sexe Situation de famille
- Depuis quand lisez-vous Action Poétique ?
- Pouvez-vous indiquer combien de temps en moyenne vous consacrez à sa lecture ?
- Une autre personne que vous lit-elle votre numéro ?
- Vous intéressez-vous davantage aux poètes contemporains qu'aux classiques ?
- Autant ? Moins ?
- En dehors de la poésie française, quelle autre poésie nationale vous intéresse ? La lisez-vous dans le texte ?
- Quel budget moyen consacrez-vous par mois à l'achat de livres (Poésie et autres) ?
- Qu'est-ce qui, en dehors de la poésie, vous passionne le plus ?
- La publicité est-elle pour vous un moyen d'information en règle générale ?
- La publicité vous conduit-elle à acheter des ouvrages de poésie ?

action poétique, rappel des numéros disponibles :

12. — 40 témoignages dont ceux de Guillevic, P. Seghers, J. Madaule, G. Mounin, Anna Gréki, sur **LA GUERRE D'ALGERIE**.
16. — **POETES POLONAIS D'AUJOURD'HUI** et Oliven Sten, Jean Malrieu, Gabriel Cousin, Jo Guglielmi, Jean-Claude Lévy...
17. — **POEMES INEDITS DE MAX JACOB** et Guillevic, Gérard Neveu, Jean Todrani, Gaston Puel, Nordine Tidafi, Tchicaya U Tam'Si...
18. — **HOMMAGE A PIERRE MORHANGE** et Jan G. Elburg, J. Tortel, J. Roubaud, Kateb Yacine, P.-L. Thirard sur Bunuel...
19. — **QUATRE POETES DE LA R.D.A.** et Antoine Hoggart, Evtouchenko, Pachtchenko, Jean Malrieu, Henri Poncet...
23. — **CESAR PAVESE** par Jean Todrani, et Oliven Sten, Marcel Migozzi, Jean-Jacques Viton, Gérard Arseguel, Pierre Guidi...
25. — **POESIE MODERNE JAPONAISE** et Georg Trakl, Stephan Hermlin, Egito Gonçalves, Charles Dobzynski (Lettre ouverte à un juge soviétique), B. Vargaftig, Tchicaya U Tam'Si, Pierre Bamboté...
26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE — SIX POETES ET UN CRITIQUE** (G. Bellay, G. Cousin, P. Della Faille, G.-L. Godeau, J. Perret, F. Venaille et Georges Mounin), A. Abrys sur Poésie, signes et choses...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tristan Tzara, Walter Lowenfels, Volker Braun, Paul-Erik Rummo, Paul Chamberland, Cinq nouveaux poètes occitans, A. Barret, J. Roubaud, Ch. Dobzynski...
- 28-29. — **CREVEL** (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui?) et Manuel del Cabral, Georg Heym, Arno Reinfrank, Stephen Zanev, Gabriel Cousin, François Kérel. Bernard Vargaftig...
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS. POETES DE LA R.D.A.**, Entretien avec René Lacôte. Et Oliven Sten, Jean Malrieu, Ridha Zill, Pierre Lartigue, Franck Venaille, etc...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Rafael Alberti, H.-M. Enzensberger, R.-F. Retamar, Liliane Atlan, J. Garelli, André Abrys sur « Syntaxe poétique et poésie critique », Jean-Louis Houdebine sur « Francis Ponge et l'Histoire »...
- 32-33. — **VLADIMIR HOLAN** et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre, J. Breton, G. Chambelland, Y. Martin, M. Enaudeau, G. Cousin, R. Mallat, Denise Miège. M. Regnault, A. Bertero sur « La Poésie occitane actuelle », F. Venaille sur « La poésie de Montherlant »
34. — **OU EN EST LE ROMAN ?** par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas, et Zlatko Gorjan, Laszlo Nagy, G. Bellay, P. della Faille, A. Vitez, A. Barret sur « Baudelaire », P.-L. Rossi sur « Lautréamont et Rimbaud ».

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n° : 3,60 F — numéro double : 6 F

Quatre n° au choix : 12 F (France) — 14 F (Etranger)

action poétique

bulletin d'abonnement
ou de réabonnement (1)

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour _____ an (s) à la revue
Action Poétique, à partir du numéro

— TARIF : 1 an (4 n°), France : 12 F - Etranger : 14 F
2 ans (8 n°), France : 24 F - Etranger : 28 F
Soutien : (4 n°) : 50 F - (8 n°) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

- 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Alluvions » pour la somme de 20 F.
- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par Action Poétique :

- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par (2) :
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque bancaire

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A _____ le

Signature :

P.-S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accompagné de votre versement au nom des Editions P.J. Oswald.
2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



deux nouveautés :

Collection « L'aube dissout les monstres » :

GÉRALD NEVEU | FOURNAISE OBSCURE

La première édition d'ensemble de l'œuvre du fondateur d'Action Poétique, né en 1921, mort en 1960.

« Ceux qui ne l'auront pas connu attribueront les louanges que je lui porte aux prestiges que l'amitié porte à une vie brisée, mais qu'ils écoutent s'élever d'entre les pages de son livre une voix qui compte parmi les plus belles. Neveu qui ne fut ni Desnos, ni Nerval, ni Hölderlin les vaut bien et ce n'est point là paraphrase d'une texte célèbre, mais bien une évidence car ses poèmes sont des feuillets arrachés au même éphéméride de l'amour et de l'enfer. »

JEAN MALRIEU (Préface).

160 p. cv. simili-cuir jaune imp. noir et rouge — sur Alfa 15 F
20 ex. sur Chiffon Lana 60 F

Jean Todrani | Cano

De cet ouvrage on a pu lire récemment dans « Les Lettres Nouvelles » un long passage : « La noire ». Ceux qui se sont arrêtés à ces pages voudront connaître l'intégralité de ce poème-essai qui « tel ces lourds valsseaux... » majestueusement avance.

80 p. cv. blanche imp. noir et mauve 9,90 F
sur Alfa 45 F
20 ex. sur Chiffon Lana

BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix aux Editions P.J. OSWALD, 16, rue des Capucins, 14 - Honfleur. — C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

Nom Prénom
Adresse
Profession (si vous désirez la préciser)

Veillez m'adresser le ou les titres ci-dessus (1) :

Je vous fais parvenir la somme totale de F par

1. Marquer d'une croix les titres choisis, en soulignant le prix choisi.



"la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

1

Dix-sept poètes de la R. D. A.

Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Cibulka, Fühmann, Kalhau, Mickel, Biermann, Braun, etc.

192 p. sur Alfa 15 F
20 ex. sur Chiffon Lana 45 F

2

Vladimir Holan : Douleur

Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-textes.

128 p. sur Alfa 12 F
20 ex. sur Chiffon Lana 45 F

3

Velemir Khlebnikov Choix de poèmes

Traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer. Edition bilingue.

Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50^e anniversaire de la Révolution russe.

Sous presse

A paraître dans la même collection : Laco Novomesky (Tchécoslovaquie) : Villa Tereza et autres poèmes ; Ferenc Juhasz (Hongrie) : Choix de poèmes ; Volker Braun (R.D.A.) : Provocation pour moi ; Poètes du Peuple (anthologie de poèmes populaires chinois contemporains).

Chaque volume format 13x18 sous couverture pelliculée illustrée photographiquement, impression 3 couleurs.

BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli accompagné de votre versement par tout moyen de votre choix aux Editions P.J. OSWALD, 14 - Honfleur - C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

Nom Prénom

Adresse

Profession (si vous désirez la préciser)

Veillez m'adresser le ou les titres ci-dessus (1) :

Je vous fais parvenir la somme totale de F par

1. Marquer d'une croix les titres choisis, en soulignant le prix choisi.



PIERRE JEAN OSWALD

PARUTIONS RÉCENTES :

Collection « Théâtre africain » :

CHEIK A. NDAO : L'EXIL D'ALBOURI suivi de LA DECISION

Préface de BAKARY TRAORÉ.

« *Son théâtre mérite une large audience.* »

J.C. MORELLET (Jeune Afrique).

136 p. sur Alfa
10 ex. sur Chiffon Lana

12 F
35 F

Hors-collection :

PIERRE FORAY : VISAGE DU SENS

Illustrations d'EDGARD NACCACHE.

Le second recueil d'un poète dont la voix s'imposera.

144 p. sur Alfa
25 ex. sur Lafuma

13,20 F
60 F

GENEVIEVE MALLARME : ECORCE DETACHEE

Préface d'ANDRÉE CHÉDID.

Une poésie qui est rythme, chant, espace mais surtout rigueur.

112 p. sur Alfa
10 ex. sur Chiffon Lana

13,86 F
Epuisé

HENRY CLAIR : A MAIN ARMEE

Poème au Combattant Vietcong.

1 000 ex. numérotés sur Hollande

7,50 F

JUAN MAREY : OCEANIQUE

« *Que de fois, en le lisant, ai-je songé à Eluard...* »

R. MÉLIK (O.R.T.F.).

88 p. sur Alfa
10 ex. sur Chiffon Lana

9,90 F
45 F

ANNE BLONDEAU : LE PLUS FORT DE MON CRI

« *Un dynamisme de colères et de violences hautaines* »

G. DUPEYRON (Europe).

80 p. sur Alfa
10 ex. sur Chiffon Lana

8,70 F
45 F

MICHEL RACHLINE : LES MYSTES, récit.

« *Un roman de poète qui évoque certains films de Bergman.* »
(J. DE RICAUMONT (Les Nouvelles Littéraires).

160 p. sur Alfa
20 ex. sur Chiffon Lana

15,90 F
60 F

Tous ces titres peuvent nous être commandés par tout moyen de votre choix ou sur simple versement des sommes correspondantes au C.C.P. Editions P.J. Oswald, 2 201 05 V Rouen.

Nouveautés Seghers

TRÉSOR de la POÉSIE POPULAIRE française

recueilli et présenté par
Claude Roy

Un recueil, unique en son genre, des plus belles richesses de la plus pure poésie, celle des comptines et des chansons de labeur, des dictons et des proverbes, des berceuses et des chants de soldats...

le volume : 9,90 F.

∴

COLLECTION "POÈTES D'AUJOURD'HUI" :

JEAN CASSOU
par Pierre Georgel

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER
par Michel-Georges Bernard

rappel

PIERRE ALBERT-BIROT
par Jean Follain

chaque volume : 8,40 F.

action poétique

est en vente, en particulier, dans les librairies suivantes à .

PARIS : Librairie-Galerie du Fleuve, 9, avenue de l'Opéra (1^{er}).
La Joie de Lire, 40, rue St-Séverin (5^e).
Le Pont Traversé, 16, rue Saint-Séverin (5^e).
Librairie, 73, boulevard Saint-Michel (5^e).
Librairie des Presses Universitaires de France, 49, bd St-Michel (5^e).
Librairie de Lutèce, 29, rue Monge (5^e).
Le Labyrinthe, 17, rue Cujas (5^e).
Racine, 24, rue Racine (6^e).
Librairie de l'Escalier, 12, rue Monsieur-le-Prince (6^e).
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6^e).
Le Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6^e).
La Hune, 170, boulevard St-Germain (6^e).
Librairie Saint-Germain-des-Prés, 184, bd Saint-Germain (6^e).
Librairie Gallimard, place St-Germain-des-Prés (6^e).
Librairie Gallimard, 15, bd Raspail (7^e).
Le Fanal, 32, rue de Courcelles (8^e).
Librairie Nouvelle, 8, bd Poissonnière (9^e).
Librairie La Renaissance, 6, rue de la Victoire (9^e).
Librairie Témoignage Chrétien, 49, fbg Poissonnière (9^e).
Librairie de la C.G.T., 213, rue Lafayette (10^e).
Librairie Tschann, 84, bd du Montparnasse (14^e).
Librairie Montsouris, 30 bis, bd Jourdan (14^e).
Max-Philippe Delatte, 133, rue de la Pompe (16^e).
Librairie 36, avenue des Ternes (17^e).
Librairie « Ars Lina », 126, bd Malesherbes (17^e).

et dans les meilleures librairies des villes suivantes :

AIX-en-PROVENCE
AIX-LES-BAINS
ALBI
ALENÇON
AMIENS
ANGERS
ANGOULEME
ARRAS
AVIGNON
BELFORT
BESANÇON
BORDEAUX
BOURGES
BRIVE
CAEN
CARCASSONNE
CHAMBERY
CHARLEVILLE
CHARTRES
CHATEAURoux
DEAUVILLE
GAP

GRENOBLE
GUERET
LAON
LE MANS
LILLE
LIMOGES
LISIEUX
LONS-le-SAULNIER
LORIENT
LUNEL
LYON
MARSEILLE
MONTBELIARD
MONTPELLIER
NANCY
NANTES
NICE
ORLEANS
PERPIGNAN
POITIERS
QUIMPER
REIMS

ROUEN
SAINT-ETIENNE
SAINT-MALO
SAINT-NAZAIRE
SETE
STRASBOURG
TOULOUSE
TOULON
TOURCOING
TOURS
TULLE
VALENCE-SUR-RHONE
VENCE
VILLENEUVE-s.-LOT

BERLIN
LONDRES
MONTE-CARLO
MONTREAL
NEW-YORK
SAN FRANCISCO

action poétique

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction : Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Guidi, Pierre Lartigue, Marcel Migozzi, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Secrétaire de Rédaction : Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :
(toute correspondance)
Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :
Henri Deluy, 19 A, cours d'Estiennes-d'Orves — 13 - Marseille (1^{er}).

Publicité :
Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5^e), MED. 41-16.

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.
(Toute commande ferme ou de dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94)

ALGERIE : Librairie Dominique, 9, rue Hamani, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. St-Germain, Paris (6^e).

ABONNEMENT :

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les dernières pages de chacun de nos numéros).

France : 4 numéros : 12 F.
8 numéros : 24 F.

Etranger : 4 numéros : 14 F.
8 numéros : 28 F.

Soutien : 4 numéros : 50 F.
8 numéros : 100 F.

C.C.P. Editions P.J. Oswald - Rouen - 2 201 05 V

Gérant : Henri Deluy.

Imprimerie P.J. Oswald - Honfleur

Dépôt légal 3^e trimestre 1967

« action poétique »

collection nouvelle

p. j. oswald éditeur

La collection « Alluvions », inaugurée en 1961 par un collectif « Hommage à Maurice Audin », a permis la publication de 22 recueils de poèmes. Certains des titres de son catalogue seront un jour connus de tous les lecteurs de poésie. Afin de répondre aux exigences d'une qualité plus sûre, d'une diffusion plus large, d'une meilleure présentation, « Alluvions » a interrompu sa parution. Elle a été remplacée par une collection « Action Poétique » qui paraît aux Editions Pierre Jean Oswald et avec leur collaboration, sous la direction du Comité de rédaction d'« Action Poétique ».

- Parus :
1. Bernard Vargaftig, Chez moi partout.
 2. Andrée Barret, Jugement par le feu.
 3. Franck Venaille, Papiers d'identité.
 4. Michel Enaudeau, Le jeune homme interpellé.

Le volume : 6,00 F

Abonnement à 5 titres : 25,00 F

Abonnement à 10 titres : 45,00 F

Encore disponibles dans « Alluvions » :

yves broussard	6	du jour au lendemain
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltanski	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
galil	18	le maître-mur
micHEL flayeux	19	fenêtres ouvertes
andré portal	20	on peut vivre
denise miège	21	gestuaire

un volume : 2,50 F - 10 volumes : 20,00 F



ACTION POÉTIQUE

EDITIONS PIERRE JEAN OSWALD

16, rue des Capucins — 14 - Honfleur

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V Rouen

3,60 F.